

# Huit nouvelles du Pays Bai

Tu disais: "la vie est un chemin qui va de nulle part à nulle part." Tu étais bien placé pour le savoir, Monsieur l'Itinérant. Tu disais que, comme lorsqu'on roule à bicyclette, il ne faut jamais s'arrêter. Tu pestais contre les Enracinés. Tu voulais être libre, et tu croyais que pour être libre il ne fallait pas s'attacher. Tu pensais que la vie était fondamentalement, viscéralement — "ontologiquement", disais-tu — absurde, et tu t'en vengeais en démontrant cette absurdité, en l'incarnant. Tu disais qu'il ne fallait jamais grandir, ne jamais s'engager, ne pas s'attacher, qu'il n'y avait de bonheur que dans les contradictions, et que la vie ne valait rien puisque toutes les morts se valaient.

Quand tu es arrivé, il faisait exactement le temps de ce matin. Encore vif, des haillons de neige sale dans les coins d'ombre comme des pensées tristes, qui résistaient mal à la poussée des fleurs des champs et aux chants des oiseaux qui t'amenaient. Tu as apporté le printemps dans ma vie. Tu étais mal habillé, mais n'importe quelle nigarde aurait remarqué comme moi combien tu étais beau: tu le savais, tu en faisais profession. Saltimbanque: tu égayais les autres, toi dont le cœur était si peu joyeux. Tu faisais profession de divertir, de détourner les gens des questions essentielles, tu offrais l'insouciance toi qui n'a jamais su ce que c'était. Tu avais très tôt appris qu'on pouvait tout dire à condition d'en faire rire.

Je n'ai jamais su ce qui t'avait amené dans nos monts. Tu n'as jamais parlé d'où tu venais (tu disais: "de la route") ni d'où tu allais (tu disais: "sur la route"). Je n'ai jamais bien compris ce qui t'avait fait quitter l'itinéraire qui suit le lac pour monter jusqu'ici? Qu'y cherchais-tu? Une démonstration de combien rien n'a de sens et de combien tout se vaut? Un caprice?

Tu te demandais parfois quelle était cette folie qui te poussait. Parce qu'en plus, tu avais l'intelligence de ne pas être la dupe de tes propres prêches. Tu devais savoir que, face à l'absurdité, chaque conscience avait la capacité à faire apparaître du sens, mais tu préférerais ta folie, ta "quête" comme tu l'appelais. Tu disais que l'horizon t'appelait incoerciblement, que tu avais besoin de voir ce

qu'il y avait derrière, que tu cherchais quelque chose, mais ne savais pas quoi. Tu disais qu'il fallait aller au bout de ses rêves, même lorsqu'ils tournaient au cauchemar. Tu disais qu'un jour tout s'expliquerait. Mais tu disais également que tu étais las, que ta quête s'enlisait, et qu'il fallait chercher, encore, plus fort, plus loin, s'arrêter moins, dormir moins. Marcher plus. Combien de temps tiendras-tu?

Tu nous es resté l'été. Tu nous as aidés le temps des récoltes, et tu es reparti. Tu t'es reposé, mais tu n'as pas guéri. Était-ce le vent d'automne qui t'a rappelé à ta poursuite de ton ombre? Ou étais-tu las de nous, de moi? Ou, tout simplement, es-tu reparti par fidélité à tes discours, par défi, par gageure? Es-tu parti parce que tu serais bien resté, et que tu démontrais ta liberté en faisant le contraire de ce qui t'agréait? Ça ne m'étonnerait pas de toi, tiens!

Tu disais que la vie se succède toujours à elle-même, que personne ne peut être triste un an, qu'aucun amour ne dure mais que l'amour dure toujours, tu disais que le pas succède au pas, l'eau à l'eau, la montagne au col. Tu disais que je t'oublierais. Tu disais que j'aimerais encore. Tu disais que tu appartiendrais vite à mon passé, que le présent reprendrait ses droits.

Eh bien tu t'es trompé! Tu me manques, Saltimbanque, tu me manques, danseur de mon âme. Tes vers me hantent. Tes entrechats peuplent les matins de printemps. Les airs qui revenaient le plus souvent entre tes lèvres, je les chante encore, comme un baiser dont j'aurais pu conserver la fraîcheur.

Tu me manques. Comment vais-je survivre à l'été? Que vais-je faire de tout ce passé? Que vais-je faire de tous ces souvenirs qui précisément refusent d'être des souvenirs? Tu me manques, mon Enchanteur, tout me ramène à toi, chaque signe de vie est de toi, toi qui m'as ouvert les yeux, toi qui m'as appris la beauté, toi qui m'as montré que la vie était magique — en maquillant ta tendresse de ce cynisme dont tu n'as jamais su te départir. Tu me manques, magicien.

Tu disais qu'il ne fallait pas laisser de trace. Tu disais que nous vivions sur la peau du monde, et qu'il fallait y ramper ("ramper", oui, tu disais "ramper") comme un nouveau-né, avec délicatesse, pour ne pas l'abîmer, pour lui faire le moins de dommage possible. Tu disais que nous ne pou-

vions accéder au Paradis tant qu'une âme se souvenait de nous, que le Purgatoire durait jusqu'à ce qu'enfin tout le monde nous ait oublié. Tu disais que la vie était un pas de danse, une pirouette dans la nuit, un éclat de rire sous l'orage, une chanson aux oiseaux, tu disais que tu voulais être un papillon, entrer dans la vie des gens par la porte de derrière et ressortir par la fenêtre ouverte, tu voulais ne pas laisser de traces qu'un sourire, un élan d'enthousiasme, un regard vers le ciel. Tu disais que si ton passage avait provoqué un baiser, alors il avait été juste — "juste" au sens de "justesse", pas de "justice", comme tu aimais à le souligner.

Tu voulais être oiseau de passage: et moi, y as-tu jamais pensé? T'es-tu jamais soucié de moi, tout aurolé de tes théories brillantes, mordantes, merveilleuses? Et moi, m'as-tu jamais aimée? As-tu jamais su sortir de toi-même? Penses-tu à moi, là, maintenant? Égoïste! Pourquoi m'as-tu quittée? Qu'ai-je été pour toi?

Tu n'as jamais su penser qu'à toi: salaud!

Je t'aime.

- Salut.

- Salut.

[Un blanc]

- Tu vas sur Pavaravie?

- Oui. Non. Je verrai. C'est quelle route?

- Je te le dirai tout à l'heure. Tu viens d'où?

- De là-bas.

- Loin?

- Depuis toujours.

- Errant?

- Pèlerin. Et toi? Maçon?

- Ben... Oui. J'imagine que ça se voit! Allez, je pose ma boucharde un moment. Tu me raconteras ta quête. Tu veux à boire?

- Merci. Vous construisez quoi?

- Ça, c'est un château. Ne me le reproche pas. Je n'en suis pas forcément fier. Tu sais, j'ai appris à bâtir pour élever des maisons à Dieu, et je me retrouve à faire des forteresses contre les hommes. C'est triste.

- Pourquoi construis-tu?

- Je ne sais pas. Ça me pousse de l'intérieur. Je serais malheureux si je ne passais pas mes journées à empiler des pierres vers le ciel.

- Même pour en faire un donjon?

- Non, bien sûr. Si, en fait... Oui, même pour en faire un donjon. J'aime bâtir. Mais ne te méprends pas: ce que j'aime vraiment, ce sont les églises. En fait, je crois que je construis un château

comme je construirais une église. Tu vois ce que je veux dire? Je te le sors comme ça me vient, je n'y ai jamais réfléchi, mais, tu vois, lorsque je taille ce grès rose et l'appose exactement, je parviens à oublier que je travaille à une forteresse. Je vois la pierre qui prend un sens qu'elle n'avait pas dans le sein de la terre, je vois l'espace qu'elle définit, qui se distingue en dedans et en dehors, je vois sa surface qui attrape la lumière et la fixe un instant, je vois, déjà, la tour, le mur, le temps,... Je vois des proportions, des volumes. Tout cela a un sens. Ce n'est qu'une muraille de défense, mais pourtant je bâtis. Peut-être que ce n'est pas tant ce qu'on fait qui compte, que la façon dont on le fait?

- Tu parles bien de ce que tu aimes.

- Et toi, le pèlerin, tu cherches quoi?

- À comprendre.

- Et tu trouves?

- J'avance.

- Raconte-moi ce que tu as vu.

- J'ai vu un village avec un pont en lianes. Pour chauffer l'école, les maîtres avaient instauré un concours de beauté: les garçons votaient pour leur favorite en amenant du bois - plus ils en ramenaient, plus leur vote avait de poids. J'ai vu un vieillard qui s'était assis sur une éminence pour mourir en paix. Il m'a appris à regarder ce qu'il voyait de là où il se tenait: la terre de ses ancêtres. Il m'a offert son regard sur une terre qui, pour moi, n'était qu'un bout de la terre, alors que pour lui, c'était *la* terre. L'amour qu'il y avait dans ses yeux, je ne peux pas te le décrire. J'ai vu une ville qu'on reconstruisait après une guerre. Les hommes chantaient. Il était facile d'oublier que six mois auparavant, ils transportaient des cadavres. J'ai vu une caravane de pauvres. Leurs familles s'étaient cotisées pour les envoyer dans un autre pays plus prospère, à travers un désert de sable blanc. Mais comme ce pays était hostile, la plupart de ces migrants revenaient à leur famille estropiés, au mieux, sans avoir atteint leur but. Quant à ceux qui parvenaient au pays de Cocagne, ils s'apercevaient qu'on les avait trompés, mais que s'ils l'avouaient à leur famille, ou on ne les croirait pas, ou le désespoir serait intolé-

nable. Alors ils colportaient le mythe du pays de Cocagne, et mimaient le bonheur pour maintenir l'espoir chez les leurs. J'ai vu un père qui cherchait comment remercier un médecin qui avait sauvé son fils malformé, et qui lui a offert la bague toute simple qu'il portait. Et j'ai vu que le médecin avait compris de quoi était chargé l'anneau, et l'a transmis avec son histoire à la femme qu'il aimait. J'ai vu des déportés dans un wagon. Une femme se mourait, et son fier mari, un vieil homme aux rides profondes et au regard droit et alors humide remontait la couverture qui la couvrait et que chaque cahot faisait retomber. Il y avait plus d'amour dans ce geste misérable que dans bien des romans. J'ai vu un couple se séparer à un croisement, sans se comprendre, et j'ai vu un homme et une femme sauter de joie en se retrouvant enfin. J'ai vu un soldat qui pleurait de douleur parce qu'il allait retrouver celle à laquelle il avait pensé tout au long d'une trop longue campagne, et qu'il craignait de retrouver. Il m'a parlé d'elle, de ses lettres, de ses souvenirs, de son envie de la voir heureuse, sans jamais utiliser le mot «amour». J'ai vu des enfants jouer avec des cerfs-volant de fortune sous les yeux émus de leurs pères qui eux n'avaient connu qu'une dictature intolérable sous laquelle il était interdit aux enfants de rire. J'ai vu une femme se tenir droite au bord d'une route, sur une lande fouettée de vent coupant où l'on ne pouvait apercevoir aucune maison. J'ai vu des pierres entassées par les hommes sur des morts, et des arbres plantés pour créer une oasis. Un mioche employait ses journées à les arroser. J'ai vu un grand-père demander anxieusement à son petit-fils s'il lui en voulait de s'être remarié à la mort de sa compagne. Et j'ai vu le petit-fils pris au dépourvu, tellement ça lui paraissait normal, tellement il lui était évident que son grand-père avait droit au bonheur, comme tout un chacun. J'ai vu des amis harassés marcher en s'épaulant.

- Oui, c'est un bien vaste monde.

- C'est étrange, quand je suis arrivé, je t'ai d'abord regardé travailler. J'aimais ta façon de caresser les pierres que tu taillais. En fait, je me suis surpris à considérer combien nos vies différaient. Toi, tu te poses sur un coin de terre pour des années, et tu le polis, ta main y imprime un sens, une beauté...

- Toi, tu passes. Tu saisis. Tu retiens.

- Oui, nous sommes bien différents.

- En es-tu si sûr? Tu ne crois pas, au contraire, que nous sommes étonnamment semblables?

- Semblables?

- Bien sûr, Pèlerin. Regarde: toi et moi sommes en quête. Nous sommes de la même espèce, nous sommes plus que ce que nous sommes. Nous vivons pour quelque chose qui nous dépasse.

- C'est peut-être prétentieux à dire, mais qu'importe: personne ne nous entend.

- Alors tu me comprends.

- Bien sûr! Tu as raison. Toi et moi, nous sommes en quête. Nous travaillons à plus grand que nos personnes. Nous participons au monde. Notre identité importe peu, elle se fond dans notre action, dans notre vie. Dans notre quête.

- Oui, mais pourtant nous ne sommes pas exactement pareils non plus. Je suis maçon, sédentaire, et tu es pèlerin.

- N'est-ce pas très superficiel comme différence, finalement? Toi, lorsque ce chantier sera terminé, tu repartiras. Et moi, je transporte ma patrie dans mon baluchon: n'est-ce pas une forme de sédentarisation? Tout cela, ce ne sont que des mots. Nous sommes du même monde.

- À voir. Toi, ta quête est en quelque sorte directe. Ce que tu vois te transforme et te fait. Et ton monde mourra avec toi. Moi, maçon, je vis pour une œuvre destinée à me survivre. Je vis à l'extérieur de moi-même.

- Hé hé, c'est ton tour de te laisser piéger par les mots. Regarde ton donjon: tu l'oublieras aussi vite que tu l'as érigé. Souviens-toi de comment tu me parlais, tout à l'heure: ce n'est pas un donjon que tu bâtis, ta quête se joue bien plus au présent, à corps présent, au corps-à-corps avec la vie. La construction que tu élèves, c'est avant tout dans ton cœur qu'elle prend vie. C'est toi que tu construis



avant ces murs, avant ces donjons et ces meurtrières. Je dirais même plus, c'est peut-être dans l'exacte mesure que tu te construis par ton œuvre que ton œuvre est plus qu'un empilement de pierres.

- Dans ce sens, il n'y a guère de différence entre mon travail de la pierre et ta quête des hommes. Finalement, nous travaillons toujours à construire un monde en nous.

- C'est ce que nous disions, non? Ce qui nous nuance, c'est que moi j'absorbe le monde en direct, alors que toi tu passes par une œuvre. Je vis ma quête, alors que toi tu la fais vivre dans une œuvre, tu l'y injectes. Je suis ma propre matière, tandis que tu te projettes dans une œuvre. Mais le résultat est le même au final. Tu ne crois pas?

- Oui. Nous sommes tous deux pèlerins de quelque chose. Ou des créateurs. C'est tout pareil.

- Peut-être que le monde a besoin de gens comme nous pour tourner rond?

[silence]

- La route de Pavaravie, c'est par la gauche.

- Au revoir, maçon.

- Belle route, Pèlerin.

Les Atârés ont coutume d'affirmer que la réalité n'existe pas.

— Tu vois ce caillou noir en forme de poing?

C'était un Compagnon Passant, bel homme, bien tourné et tout, au grand chapeau à plumes. Ses noirs yeux ronds de Hyotoïtoï étaient infiniment tristes, comme d'avoir trop aimé – ou trop peu.

— Cette pierre *n'est* pas. Elle n'existe que pour toi, parce que tu la regardes. Si tu étais seul au monde et que tu fermes les yeux, elle disparaîtrait jusqu'à ce que tu les rouvres. Tu ne me crois pas? Prends une poignée de ce blé: le nombre de grains en est soit pair, soit impair, n'est-ce pas? Mais tant que tu n'avais pas compté, le nombre de grain était indéterminé, ce n'était que *du* grain dans ta main. C'est parce que tu as voulu savoir si le nombre de grains était pair ou impair que cette information est née. Il n'y a pas de réalité, il n'y a que ta conscience d'elle.

Et j'emportai cette pierre qui n'était rien, et pourtant pesait dans ma main.

Les Atârés ont coutume d'affirmer que le monde n'existe que par nous:

Un tourbillon de couleurs et de bruits sortit de l'auberge en éructant avec délice. Un énorme nez rouge tranchait sur le sombre de la peau du guerrier. Quelque chose d'indéfinit dans son allure joviale, comme une mare plus profonde qu'on le soupçonnerait, me poussa à l'interroger malgré son épée, sa stature, et son ébriété.

— Peut-être n'avais-tu jamais remarqué cet érable, bien que tu sois passé dessous mille fois? Non? Maintenant, tu le vois, cet arbre. Mais j'ai également dit "érable", et tu lui retrouves également un certain nombre de caractéristiques que tu as observées sur d'autres arbres semblables et pourtant fort différents. Tu remarques sa couleur, la forme typique de ses feuilles. Tu vois, là où il n'y avait rien, ou presque, nous avons fait surgir un érable. Et nous pourrions le définir plus avant encore,

et ce notre vie durant. Nous pourrions caractériser la texture des nouures de son tronc, le bruissement de son feuillage, la fraîcheur de son ombre. Nous sommes en train de créer un morceau du monde.

Je n'étais pas sûr d'avoir tout saisi.

— Chacun pourrait vivre isolé dans son propre monde, mais nous trouvons plus agréable de nous frotter à d'autres consciences, et cela impose d'accorder nos mondes, d'y fixer des caractères communs, comme on arrête le sens des mots d'une langue. Le monde est notre langage, une convention qui permet à plusieurs consciences de communiquer. Le monde est notre œuvre, notre œuvre d'art collective. Et cet érable est là parce que nous l'y avons mis ensemble.

Je m'installai au pied de l'arbre pour attendre d'autres Itinérants qui m'éclaireraient.

Les Atârés ont coutume de dire que seule importe la présence.

J'aperçus une femme qui ressemblait à une barrique sur un poney. Une certaine jovialité indolente dans son allure m'avait enhardi à l'interroger sur la raison d'être de l'homme. L'Itinérante avait visiblement plaisir à converser:

— Comme s'il y avait une raison à l'homme, mon enfant! Tu crois donc encore à un dieu qui nous aurait créé avec un dessein impénétrable? Allons, soit moins naïf. Il n'y a que des consciences qui se sont structurées peu à peu. Si cela te déprime, libre à toi de te retirer du jeu. Mais tu peux aussi estimer que ça vaut la peine de construire toi aussi un tout petit bout de ce grand monde. Alors, c'est l'attention que tu y auras portée qui déterminera l'ampleur de ta contribution. Si tu "passes" ta vie, comme tous ces imbéciles, si tu ne portes ton attention sur rien, tu mourras sans laisser de trace. Mais plus tu regardes, plus tu écoutes, plus tu renifles, et plus tu enrichis notre monde de nouveaux détails. Seule la profondeur de ton regard détermine ta participation au monde. Certains appellent ça la présence, la conscience, ou encore l'attention. Moi, j'appelle ça l'amour.

Allez, gamin, sors de là. Ça ne se fait pas de regarder les bonnes gens se baigner. Tu ne crois tout de même pas que je ne t'ai pas vu. Une heure que tu me tournes autour! Tu es arrivé alors que je bûchais le bois pour votre espèce de hutte à transpirer. Pas mal, à propos, votre système: je me suis régalez. Heureusement que le vieux, tu sais, celui qui ressemble à un sapin sans cônes, m'a bien expliqué votre tradition. C'est compliqué, vous avez de sales manies de petits vieux, mais je dois bien avouer que le plaisir est à l'avenant. Trois fois, que je suis rentré dans cette cabane en rondins comme je n'en ai jamais connues ailleurs, et trois fois que je suis allé piquer une tête au bout de l'embarcadère pour me rafraîchir. Et quand je dis "piquer une tête"... pourquoi vos lacs sont-ils si peu profonds? Comme c'est bizarre! Enfin. Là, je me sens une nouvelle peau, bien tendue sur les muscles et les entrailles, bien ajustée, le paroxysme du bien-être. Quel peuple civilisé que le vôtre!

Bon. Qu'est-ce que c'est encore que ça? Du poisson? Ah, c'est une bonne idée, ça, fiston. Tu m'excuses de te dire "fiston", hein? Comme tu me vois, je pourrais être ton père, pour le moins. Merde, que n'ai-je pas dit? Skuse, j'ai abordé un truc qu'il valait mieux laisser, hein? C'est d'avoir dit "père". Ouai. Ne dis rien, je le vois bien. Tu es lisible comme un livre pour enfants, imprimé gros et avec des dessins. Regarde-toi: avec ta peau couleur canari et tes grands yeux écorce-de-chêne, n'importe quel couillon aveugle aurait compris que tu n'es pas du pays. Adopté? Genre, bébé abandonné par des transhumants que les braves villageois ont recueilli et abreuvé de leur amour (et de leur civilisation: tu as eu de la chance). N'approuve pas, je vois à tes yeux que je n'ai pas tort, mais aussi que je n'ai pas tout à fait raison. Voyons... Oui, tu ressembles à un Hyotoïtoï, c'est criant, et les gens d'ici sont de Sinnwis. Bon. Mais il y a autre chose. Parce qu'au fond, tu es bien plus d'ici que ta peau veut le laisser croire. Hein? Tu aimes les lacs. Tu aimes cette terre plate, ces forêts de conifères et de bouleaux, ces nuits et ces jours capricieux... Il n'y a qu'à voir comment tu m'amènes du poisson. Tu vois, moi, depuis que je baroude (tu ne devais même pas être né), j'ai appris à poser des collets, mais je suis toujours

infoutu de pêcher. Nous allons nous régaler. J'ai été ce matin cueillir un plein seau de ces baies sombres excellentes. Si, avec ça, nous n'accédons pas à la félicité, c'est que nous sommes des imbéciles, purement et simplement des imbéciles. La vie est tellement belle.

Tu es plus d'ici que tu n'y parais, et pourtant tu m' observes comme si tu attendais le Messie. Ne nie pas: tout le temps que j'ai passé au village avant que la mère-truc avec son fichu bleu à étoiles, comme si elle portait toute la voûte céleste sur ses épaules, la pauvre, oups, je me suis perdu dans ma phrase. Je disais que la mère-Atlas m'a indiqué cette cabane qui vous sert à fêter les jours de repos. C'était exactement ce qu'il me fallait. J'ai fait quelques emplettes, et tu me suivais. J'ai fait le tour des visites indispensables, et tu étais à la porte. Oui, tu ne fais pas un bruit, mais j'ai des yeux pour voir. Il te faudra bien plus de bouteille pour me surprendre. En rougis pas, il n'y a pas de quoi avoir honte, au contraire.

Avant de venir ici, je me suis un peu renseigné sur toi. Tu vois, je t'attendais un peu. C'est pour ça que j'avais ramassé pour deux de baies-d'Éccoschon (chez moi, c'est comme ça qu'on appelle des fruits semblables). On m'a dit que tu voulais voyager. Que tu étais un peu sauvage, que tu passais ton temps à courir les marais, et bien entendu, que tu n'étais pas né ici. On m'a dit aussi qu'on te surprenait parfois à guetter les voyageurs, ou à contempler l'horizon. Ou le crépuscule. Surtout qu'ici, vous êtes servis, en matière de crépuscules! Je n'avais jamais vu ça: le soleil ne s'est même pas couché, une aube sans fin a suivi sans intermédiaire un crépuscule prolongé. C'est fou, fou, fou. Regarde, il doit être le début de la cinquième heure, et ça en fait plus de trois qu'il fait grand jour! Quel pays est le tien.

Ça te travaille, hein, cette ligne de l'horizon. Tu aimerais bien voyager? Tu rêves de poursuivre cette ligne étrange, fixe pour toi alors qu'elle se transforme sans cesse pour le voyageur. Tu voudrais partir, n'est-ce pas?

Tu sais, petit, il y a beaucoup de choses qu'on "voudrait", dans la vie. Eh bien permets-moi de te dire un truc, du haut de mes deux mètres (ou presque). Je ne te parle pas comme un mentor, hein,

disons comme le grand frère que tu attendais lorsque tu scrutais la route par où viennent les voyageurs. Bon. Alors écoute: ce qu'on "voudrait", ça ne compte pas. Point. Tout ça, les mots, les désirs, ça ne sert pas plus qu'arroser un caillou en espérant le voir grandir. Il n'y a que ce qu'on fait, qui compte. Entre celui qui "voudrait" partir, et celui qui fait son baluchon, vois-tu la différence? Et même entre celui qui "voudrait" changer le monde, et celui qui travaille à plus d'harmonie dans sa famille ou son village? Non, gars, ce qu'on souhaite, ça ne compte pas. Quand tu auras compris ça, ta vie changera.

Ceci dit, ce n'est pas la fin de notre discussion, as-pas-peur! C'était l'introduction, tout juste un préliminaire, pas même le "1" du "chapitre 1". Assieds-toi, pique une de ces baies - comment tu les appelles? Baie d'Éccoschon aussi? Comme c'est étrange! Il doit s'agir d'une consonance: deux villes de noms semblables, sans doutes. Bref, je disais quoi, moi? Je ne suis tout de même pas encore vieux à en radoter: ne te fous pas de ma gueule, hein! Tu ris? C'est excellent. Tu n'es pas là pour écouter une leçon, mais pour rigoler avec le vieux con de voyageur que je suis. Toi, il y a des mois que tu me guettes - moi ou un autre. Et moi, j'ai des histoires plein la tête qui se pressent pour sortir et faire rire un visage attentif. Nous étions faits pour nous entendre. Tu as bien fait de venir, tu vois. Et puis, notre temps nous appartient: il nous reste plus d'une heure avant votre crépuscule éternel. Un septième de journée: que de temps. Au fait, sais-tu pourquoi presque tous les mondes ont adopté la même division de la journée en sept? Non, je ne le sais pas non plus, alors je le demande un peu partout. Bizarre, pourtant: quoi de moins naturel que de diviser en sept! Bon, d'un autre côté, je dois admettre que chaque heure a son sens. Mais c'est une autre question, je divague! Du moins est-ce ce que tu crois: parce qu'en fait, c'est bien la question dont je t'entretenais. Le temps. Tu vois, gars, je te disais qu'il n'y a que ce qu'on a fait qui compte, et par conséquent que seul importe de faire. Mais ne me comprends pas mal: je ne te parle pas d'activité, hein? Il y en a qui s'activent toute la journée, et pourtant n'ont rien "fait" au final. C'est le cas de bien des gens pressés, surtout dans les grandes villes, d'ailleurs. Mais tu ne dois pas connaître les villes, toi? Bah, tu ne perds rien. C'est comme partout ailleurs: juste un milieu comme un autre. Il n'y a que les imbéciles pour croire qu'en changeant de milieu ils changeront d'être.

Bref, le temps: c'est notre seule valeur commune. Notre seule égalité. Nous en avons tous une certaine quantité finie mais dont nous ne savons pas d'avance le montant. Bref, ces métaphores financières me broutent. Où je voulais en venir, c'est que ce qu'on "fait" au sens où je l'entends, c'est ce à quoi on donne son temps. Il y a des financiers qui sacrifient leur temps aux affaires et des égoïstes qui consacrent leur temps à s'admirer. Le temps est la seule valeur commune du monde. Ce qui compte, c'est ce que chacun aura fait de son temps. Il y a des avarés qui veulent tout optimiser. Il y a des prodiges qui le perdent pour une poupée ou un chant d'oiseau - et tu comprends que ceux-là ont ma sympathie. Il y a des assassins qui étouffent leur temps en s'abrutissant d'images, de vitesse, de sensations ou d'ivresse. Il y a aussi des fous, qui misent tout sur une passion, un amour, une quête. Ceux-là aussi ont quelque chose à m'enseigner. Celui qui adonne son temps à une passion qui le dépasse est un grand maître de la valeur des choses, du temps. Il faut toujours se transcender - et me voilà reparti avec mes grands mots. Je reprends: la misère, c'est lorsque le temps se perd faute d'emploi, que ce soit faute de moyens ou d'inspiration. Le temps, c'est comme la pluie: si nous savons être une terre fertile, nous en ferons des fleurs et des fruits. Mais si nous y sommes imperméables, il s'écoulera sans nous toucher et finira par provoquer des inondations. Et si nous sommes de sable, nous le boirons avec une inégalable avidité, mais il n'en sortira que des serpents.

Tu sais, il y a des mondes où les gens ont préféré consacrer leur temps à construire des machines à fabriquer du pain. Du coup, ces machines auxquelles ils consacrent tout deviennent des objets merveilleux, propres à faire rêver toutes les autres civilisations. Mais leur pain n'a pas de goût, et ils sont tristes.

Tiens, si nous nous faisons du thé? Tu ne connais pas? Vous n'avez pas ça, ici, dans votre monde si civilisé qu'on a compris que passer tout une heure dans vos cahutes à transpirer pour se sentir bien avec le lac et la forêt, ce n'est pas du temps perdu, c'est le summum du luxe! Bon, je vais te montrer: j'en ai toujours un sachet de feuilles dans ma besace. Ça aussi, c'est un art, un art de temps. Il me faudra toute une demi-heure pour te le servir, ce thé, ou plutôt ces trois thés. Vous vous trempez

trois fois dans le lac, tout suants: moi, je te fais trois thés avec les mêmes feuilles. Le premier est amer comme lorsqu'on prend pied dans ce monde. Le second est fort comme une vie d'homme. Et le dernier n'est plus que douceur, comme le regard d'un vieux qui a bien vécu.

Tu voudrais voyager...

Bien entendu, tu as déjà vu passer plus d'un "voyageur". Qu'as-tu observé? As-tu remarqué que pour la plupart, le voyage est une conséquence, pas une fin. Une conséquence, ou une contingence. Le voyage les sert, au mieux - au pire il les dessert. Mais dans aucun cas, ils servent le voyage. C'est comme ce que nous disions du temps tout à l'heure: tant qu'il n'est pas consacré à plus grand que notre petite personne, tant qu'on s'en sert plutôt que le servir, il se perd.

Qui as-tu vu sur les routes? Un marchand? Les choses ont une valeur différente en chaque lieu. Pour lui, c'est le déplacement qui crée la valeur. Le marchand ne produit rien: il déplace des marchandises vers là où elles lui rapporteront plus. Un soldat? Il suit les ordres s'il est régulier, les guerres s'il est mercenaire. Pour lui, la route est un moyen de relier deux lieux d'"activité". Qui d'autre? Il faut bien avouer que marchands et soldats sont la majorité de ce qui parcourt les chemins des Sphères. Ah, il y a les Pontifes. Tu as déjà rencontré des Pontifes? Non? Ce sont les membres de cette secte très fermée qui construit les routes et les ouvrages d'art, comme on dit. Mais c'est vrai: vu l'état des chemins du pays, vous n'avez pas dû en voir depuis bien longtemps, des pontifes! Bref, les pontifes sont ceux qui "font" la route. Ils se croient indispensables au voyage, mais des pays comme le tien sont bien la preuve que non. Ils savent vite se rendre indispensables, et les ponts qui leur valent leur surnom de "pontifes" font d'eux la première puissance occulte dans une majorité des Mondes. Bref, aucun de ces profiteurs, marchands, soldats ou pontifes, n'ont quoi que ce soit à m'apprendre sur le voyage. Ils n'aiment pas voyager. Aimer, c'est servir, pas être servi.

Et puis, il y a les Cartographes. Eux non plus, tu ne les connais pas? On les appelle aussi parfois "Géomètres" ou "Arpenteurs". Ou même "Gromaticci", pour faire snob. Ce sont ceux qui veulent tenir le monde en le figeant dans leurs plans et leurs cartes. Ils pensent qu'en cartographiant la



réalité, ils la maîtriseront, alors qu'ils ne font que la tuer. Ils veulent tenir le monde entre leurs mains, et à force de serrer, ils l'étouffent. La réalité change comme la conscience d'un homme, comme la vie. Les Cartographes, c'est la connaissance sans l'amour. Pour bien comprendre il leur faut tuer l'objet de leur recherche. Ils préfèrent étudier ce qui est mort et figé à ce qui est vivant. Ce sont ceux qui n'ont pas compris que le monde peut être pénétré plutôt qu'analysé. Mais pour comprendre, il faut aimer. Sans ça, la connaissance est dissection.

Avec ça, nous avons vu l'essentiel de ce qui passe sur les grands chemins. Sauf l'essentiel, bien sûr, ceux que les sédentaires ne peuvent pas comprendre, ceux pour qui le voyage est une fin, une histoire d'amour. Au mieux, les sédentaires les envient, ce qui est stupide, je te l'ai déjà dit. Au pire, ils les détestent et les craignent. Dans ce cas, le voyage, le voyage des autres est une malédiction. J'ai croisé un jour une de ces Croisades des Enfants. Tu en as déjà entendu parler? C'est une compagnie d'enfants de tous âges en pèlerinage ici ou là. Ils partent à quelques-uns, se font héberger sur leur route. Et à chaque étape, leur compagnie grandit, parfois tragiquement aux dépens du village qui les a reçus. Alors on se met à les maudire. J'ai connu des villages où manquait une génération entière, partie dans une telle croisade. Bref, sans même compter les pillages que les plus grosses troupes finissent pas occasionner, ces convois qui passent, impossible à vraiment comprendre, se font souvent détester. Pour comprendre une véritable histoire d'amour, il faut aimer soi-même.

Mais je reviendrai sur ces gens de la route après le thé. Pour l'instant, nous n'en sommes qu'au deuxième. Je voulais plutôt te parler de ton sentiment, de ton "envie" de voyager. N'aie crainte, je la connais bien, et je saurai ne pas piétiner ce qu'il y a de fragile dans ton dedans. L'envie de voyager - l'envie de voyager, c'est le besoin de rompre ses chaînes. Tiens, je vais te raconter un de ces Cartographes.

C'était un monsieur qui s'appelait Magellan. Il a eu l'idée que le monde dans lequel il vivait était une sphère, comme un melon. Pourquoi pas, c'était une bonne idée. Et il en a fait le tour. Lui-même est mort avant la fin (c'était un très, très grand monde, qui en incluait des centaines), mais il est

arrivé à son but, et quatre cents ans après, toute la "planète" ainsi circonscrite était explorée, retournée, connue, décrite. Alors les hommes de ce monde clos sont pris d'un étrange sentiment d'étroitesse. Le monde leur était un cachot. Leur imagination n'avait plus de quoi y prendre son envol.

J'ai évoqué auparavant la ligne de l'horizon. Tu vois, l'homme a besoin de pouvoir imaginer l'espace derrière l'horizon, pour pouvoir s'épanouir. Pour que son imaginaire prenne son essor, il nous faut de l'inconnu derrière la ligne de jonction entre ciel et terre. Et si un atlas nous indique par avance ce que nous allons trouver là-bas, nous nous sentons à l'étroit, c'est comme un livre à suspense dont un imbécile (ici un géomètre) nous aurait raconté le mot de la fin.

L'homme a besoin de connaître: c'est à ce penchant que cèdent les Arpenteurs. Mais ce qu'ils n'ont pas compris, c'est que "connaître" n'est pas un capital, un objet, une chose, mais bien un processus, un acte. "Connaître", ce n'est pas circonscire, au contraire, c'est agrandir. Ce n'est pas limiter, c'est ouvrir des perspectives. Ces imbéciles de Géomètres n'ont pas compris que l'homme a besoin d'inconnu, sans quoi il étouffe.

Mais je reviens à mon Magellan et sa descendance: du coup, ce monde entier s'est étriqué, inconsciemment. Les hommes que j'ai fréquentés là-bas vivaient chichement, se contraignaient à des économies ridicules en regard de leur mode de vie dispendieux sans être joyeux, ils étaient avares d'imagination, pauvres de vie, économes d'amour. Bref, c'étaient des hommes parcimonieux. Le drame de ces hommes, c'était la finitude de leur monde, plus encore que celle de leur vie. Car la mort est plus supportable si le monde est infini, si nous savons que nous ne le connaissons jamais tout. Parce que tu comprends, gamin, rien n'est plus rassurant que l'infini, à tout prendre. Il y a des artistes comme toi qui l'ont très bien compris, et qui se tiennent au bord d'un champ au couchant (belle assonance, hein?), comme s'ils posaient. Et tu as raison, gars, c'est ça, la vie! Le monde est immense, immense, comme la vie. Il ne faut pas se laisser étriquer par ces imbéciles de Gromaticci de mes fesses! Il faut vivre en grand.

Si ces hommes savaient l'étendue *des* mondes, ils cesseraient de courir en vain sur cette terre dont ils croient avoir fait le tour. Comme les gens de ton village, ou comme d'autres habitants de cette planète qui ne s'en sont pas laissés conter par les Arpenteurs, ils ne seraient pas désespérés, car le monde serait plus grand que leur imagination. Ils seraient libres comme des poissons dans la mer. Tu connais la mer? Non? Zut. Tu vois un oiseau, alors? Un oiseau n'a pas besoin de posséder le ciel, ni même de l'avoir parcouru tout. Mais il meurt si ce ciel n'est pas infini. On peut encager un oiseau, mais l'homme n'est limité que par lui-même...

Tu es jeune, toi. Tu as quoi, quinze étés? Vingt? Comment? Dix-sept, c'est ça. Tu es dans cet âge où on cherche les limites. C'est normal: avant, notre monde est tout petit: une mère, une famille, une maison, puis un village. Avec la fougue vient le besoin d'un monde plus grand, pour la contenir. Et si, à cet âge-là, l'adolescent se heurte aux limites du monde, il lui faut prendre de la hauteur, comme sur ces îles trop étroites où les gens s'entassent sur plusieurs niveaux, il lui faut briller. Le besoin de s'étendre et d'englober un monde le plus vaste possible se transmue en besoin de le remplir tout et de le posséder: l'élan se fait ambition.

À la vie, à la jeunesse, il faut "tout". Mais quand "tout" est commensurable, c'est la misère qui commence. La vie étouffe sous une cloche de verre contre laquelle l'allant bute. Seul celui dont le monde n'a pas de limites peut s'épanouir là où il est: l'horizon familial lui offre l'étendue que réclame son imagination.

On revendique la "liberté", mais il n'y a que nos propres pensées pour nous limiter.

Allez, le ciel commence à se teinter. Combien j'aime ces lumières rases sur les écorces des sapins. Quel beau monde que le tien. As-tu déjà mesuré combien tu as de la chance de vivre ici? Bon, tu sais sans doutes mieux préparer tes poissons que moi? Prends mon couteau. En attendant, je vais ranimer le feu et chercher de l'eau. Nous allons nous régaler.

Pendant que ça chauffe, revenons sur notre voyage: comme je te l'ai dit, il y en a pour qui le voyage est une ascèse, c'est-à-dire un exercice. Ceux-là voyagent comme d'autres cultivent une

terre, ou construisent une famille, ils s'y consacrent. Ce sont des pèlerins, des saltimbanques, et bien d'autres encore. Ce sont ceux qui ont compris que "voir" ne sert à rien, n'enrichit personne, que vouloir "voir" pour "avoir vu", ce n'est que de l'accumulation, de l'"avoir". Eux ont compris qu'on ne possède pas ce qu'on "a", ni même ce qu'on a vu, mais ce qu'on a fait, ce qu'on donne, ce qu'on crée, ce qu'on a été. Il n'y a que ce qui sort de nous-même qui nous appartient pour de vrai. Ces Itinérants dont je te parle savent la valeur de la rencontre, de l'art de donner et recevoir qui est la base de la sociabilité, ils mesurent l'accueil et savent apprécier un accueil et un échange vrai, toutes pièces d'armure tombées.

Qui sont donc ces Itinérants? J'en connais qui sont explorateurs: repousser la ligne de l'horizon est la raison de leur vie. Ils poursuivent le soleil levant ou couchant, en pleine conscience que cela ne les conduira pas "quelque part". C'est bien le voyage qu'ils poursuivent ainsi. Il y a également les Pèlerins, ces fous qui croient important d'aller ici ou là baiser qui un orteil de statue qui une châsse dorée. Les plus intelligents ont choisi un but plus lointain, parfois inaccessible: ce sont ceux qui ont compris que ce n'était ni le gros pouce ni la dorure qui les transformaient, mais bien la route, le chemin qui les y avait menés. Le bonheur, ils le trouvent dans la marche: la destination n'est qu'un prétexte. Et les artistes? Tu as déjà croisé de ces gens qui poursuivent leur inspiration? Ces saltimbanques qui offrent un peu n'importe où le fruit d'un travail assidu sur leur corps, leur équilibre, leur coordination. Ces musiciens qui poursuivent leur oreille là où de nouveaux sons viendront les inspirer. Ces peintres à la recherche d'une lumière perpétuellement insaisissable, ces hommes qu'un visage de femme peut pétrifier, et qui sauront consacrer dix ans de leur vie à tenter de le saisir sur une toile. Et les chevaliers errants, tu les connais? Ces hommes en quête, ces guerriers que leur fidélité à une parole donnée fera courir le monde jusqu'au dernier combat, qui pour un vase, qui pour une lance, qui pour sauver l'honneur d'une pucelle, ou le perdre. Quoi de plus admirable? Qui est plus homme que ces fous? Qui de plus admirable que ces rêveurs? Ne sont-ce pas eux qui font ce qu'il y a d'humain en l'homme, cet animal?

Bon, c'est prêt, mangeons. Je me tais un moment. Il faut parfois du silence pour savourer un beau moment. Viens, nous allons nous poser sur l'embarcadère, nous serons mieux. "Embarcadère", quel beau mot, quelle belle réalité. C'est tellement plus vivant que son synonyme "débarcadère"!

\* \* \*

Et des Atârés, tu en as déjà croisés? "Croisés", c'était un jeu de mots: les Croisés, c'est une autre de ces sortes d'Itinérants, entre les pèlerins et les chevaliers errants. Mais j'ai du mal à leur pardonner leur besoin de tuer. Que disais-je? Ah, oui, les Atârés. Remarque, je doute que, quand bien même tu en aies rencontré un, tu l'aies identifié comme tel. Tu ne connais pas ce terme? C'est le plus universel, mais bien entendu ce n'est pas le seul. Chaque village a son appellation, chaque langue son mot. Mais "Atâré", on l'entend un peu partout. Qui sont-ils? Héhé, bien malin qui répondra. On dit mille choses d'eux, dont pas le tiers n'est avéré - et on en ignore plus encore. Pour moi, la définition la plus simple, c'est que les Atârés sont ces gens dont la conscience est en mouvement, qu'on appelle ça passion, folie, ou plus simplement amour, ou vie, ou enthousiasme. Ce sont ceux qui vivent vraiment, ceux qui font qui justifient l'homme dans la création. Voilà. Certains prétendent qu'ils changent les mondes, que lorsqu'ils disent à une montagne de se déplacer, celle-ci disparaît. Je n'y crois guère. Ou alors ce serait une élite genre ultra-minoritaire parmi le petit peuple des Atârés.

Plutôt que ces élucubrations oiseuses, revenons à l'essentiel: il est deux points importants à bien comprendre à propos des Atârés: d'abord qu'ils ne sont pas forcément voyageurs, de même que la majorité des voyageurs ne sont pas des Atârés. Bref, les deux notions sont indépendantes, même si bien des Atârés sont sur les routes, il est vrai. Et puis, ce sont ceux que l'on remarque le plus, bien entendu. Tout ça pour dire que fuir ce pays ne fera pas de toi un "éveillé", au contraire. Si tu veux partir, fais bien attention à tes mobiles. L'autre grande incompréhension à propos des Atârés, c'est qu'on s' imagine que c'est un état, voire une nature. On *naîtrait* Atâré, ou tout au moins on le deviendrait un

jour ou l'autre, par mérite ou par intrigue, qu'en sais-je. C'est la pire des mésinterprétations. Au contraire, être Atâré se conquiert à chaque instant, on peut l'être et cesser de l'être dix fois dans une seule journée. D'ailleurs, "Atâré" est un mot peu pratique: il est des peuples plus fins qui parlent d'"Éveil", par exemple, entendant par là que ce n'est ni un état ni un but, mais un mode, une façon de vivre, un savoir-être.

On ne sait jamais trop comment le voyage commence. Parfois, c'est une grande souffrance. Parfois un emprisonnement qui a trop duré. Parfois, c'est plus mystérieux. J'en connais plus d'un qui a trop bu un soir, et qui s'est soudain réveillé ailleurs. Ils ont cherché, ils ont voulu regagner la terre qu'ils connaissaient. Dans leur cas, marcher, même au hasard, valait mieux que rester sur place. Et puis, ils ont cessé de penser à d'où ils venaient: le voyage est devenu sa propre justification. Quant à ceux qui ont retrouvé leur maison, ils se sont aperçus qu'ils avaient changé, que le voyage les avait enrichis. Ils se sont aperçus qu'ils avaient quelque chose à apporter à leurs frères, et qu'eux-mêmes s'enrichissaient à leur contact. Ils se sont aperçus que la vie, la vie forte est un échange permanent. Certains sont restés, d'autres sont partis: cela n'avait plus aucune importance. Tant qu'ils restaient dans cet état, ils étaient des Atârés. Tu vois, gamin, il y a dans le monde des hommes qui cherchent, et d'autres qui cherchent quoi chercher. Ce sont les premiers qui ont ma sympathie. Il faut faire un pas, et le voyage commence: à trop définir l'itinéraire et le but, on tue le voyage, on reste sur place tout en imaginant se déplacer. Alors qu'une simple promenade peut être l'occasion d'un grand voyage. Avec des endroits comme cette clairière entre joncs et sapins, entre cabane à transpirer et jetée, tu es bien placé pour le comprendre!

Pourquoi partir d'ici? Pourquoi quitter ce paradis? Tant que tu imagines le paradis ailleurs, tu seras en fuite. Si tu veux mon avis, ne pars d'ici que lorsqu'il te sera devenu profondément égal de partir ou de rester. C'est qu'alors tu auras compris que l'endroit importe peu, et que seule importe l'intensité de la vie intérieure. Les mondes sont emplis, emplis d'ingrats qui lorgnent l'assiette du voisin et trouvent plus appétissante la femme de leur meilleur ami. Tu te sens "étranger"? Tu ne le

seras pas moins ailleurs. On ne "trouve" pas sa place dans le monde, vois-tu. Le monde est plein comme un œuf. Le monde n'a pas quelque part un trou qui te correspond et qui t'attend. Non, le monde est, il est plein, et il nous rejette, tous, il n'y a pas d'exception. Rien n'est mieux partagé parmi les hommes que ce sentiment d'avoir à forcer pour entrer dans ce monde qui était déjà plein avant leur naissance. La majorité se trompe et préfère s'écraser, s'éteindre pour occuper maladroitement une place mal taillée. Ils n'ont pas compris que si le monde était clos, nous avons le pouvoir de l'agrandir: nous pouvons lui ajouter notre place, nous pouvions participer à le construire plutôt qu'attendre qu'il nous serve. Il est du monde comme du reste, nous avons le choix entre forcer pour nous tailler une place, au risque d'avoir à détruire un peu ce qui est déjà, ou alors nous apportons notre pierre à l'œuvre. En tous cas, ne cherche pas ta place, elle n'existe pas. Ne cherche pas à t'intégrer, mais construit un monde dans lequel tu as un sens. Ne cherche pas, crée.

Bon. J'arrête, je vais finir par paraphraser des gens, moi. Skuse, tu ne peux pas comprendre. Mon gars, je suis fatigué. Et comme je ne peux pas compter sur votre foutu soleil pour se coucher quand j'ai sommeil, en tous cas en cette saison, je te propose que nous fagotions deux couches sur la terrasse de la maisonnette: il fait trop bon pour dormir dedans, tu ne trouves pas? Tiens, je crois avoir vu des couvertures à l'intérieur. Va ramasser quelques brassées d'herbes pendant que je vais les chercher. Choisis-les odorantes, nous n'en dormirons que mieux!

Là. Nous serons bien, non? Comment? Moi? Je suis charpentier-tonnelier. Tu ne l'as pas entendu tandis que tu m'espionnais au village? D'aucuns, ceux qui me connaissent le mieux, m'appellent "le poète à l'herminette". Je construis des bateaux et des tonneaux pour les autres, mais pour moi, et pour mes intimes, je suis tantôt un conteur, tantôt une oreille. Le monde est une grande histoire, et mon plaisir est de la lire pour ensuite la réciter aux autres. Pour tout te dire, je ne sais même plus bien comment j'ai commencé à voyager.

En fait, si. Mais d'habitude je ne le raconte pas. Au début, j'ai fui. D'abord une famille oppressante, puis des amours déçues. Ensuite, le pli était pris. Je courais parce que je ne savais plus tenir

en équilibre sans cela. Mais peu à peu, j'ai ralenti ma course, et j'ai appris à regarder. C'est tout. J'ai continué à voyager, mais maintenant je ne suis plus en fuite. La ligne de l'horizon n'est plus un espoir, c'est une amie. Elle me réserve des surprises, mais je n'ai plus besoin d'elle pour être sauvé, ce qui compte est ce qui m'entoure immédiatement. Oui, je voyage. Mais qu'importe! Je pourrais tout aussi bien ne pas voyager. Ce qui compte, c'est d'être bien, d'être là, d'être présent. Ça peut te sembler facile, de dire qu'on n'a pas besoin de voyager quand on est effectivement sur la route. Mais un jour tu me comprendras: on ne trouve rien qu'on n'ait créé. Quand tu auras bien compris combien tu vis dans un pays merveilleux, quand tu l'aimeras du plus profond de ton cœur, alors tu pourras prendre ton bourdon et ton baluchon, et tu auras quelque chose à apporter partout où tu iras. Et partout, tu recevras en retour. Et le monde sera beau, partout où tu iras. Plus on aime, plus le monde est beau, malgré ses ombres. La beauté ne nie pas les horreurs, elle les intègre.

Demain, tu retourneras au village ~ je ne sais plus même comment il s'appelle, mais sois sûr que je ne suis pas près de l'oublier, comme je n'oublierai pas ce que tu m'as fait dire ce soir. Et un jour tu partiras. Ou tu ne partiras pas! Mais tu te sentiras bien. Sans vraiment de raison. Tu penseras à moi, la première fois. Et puis, tu m'oublieras, parce que ce n'est pas très important. Tout ce que tu retiendras, c'est que chaque fois que tu te sens bien de ce bien-être là, un gars un jour y avait mis un mot, "Atâré", et tu sauras, obscurément mais du plus profond de toi que c'est là que tu vis pour de bon. Allez, bonne nuit gamin!



< *Jouhanni*, jongleur.

*Il a pris ses quartiers en vue d'une longue hibernation dans un refuge de montagne. Entrent:*

- *Nuhurikki*, soldat.

> *Valaa*, journalier, vagabond

\*\*\*

< *Jouhanni*: Mais entrez donc! Quelle surprise: depuis un mois que j'ai pris ce refuge pour retraite, aucun voyageur n'est venu troubler ma solitude! Il faut dire que l'automne s'étire, et ne va pas tarder à se retirer en scellant le col derrière lui. Vous êtes tous deux dégouttants de pluie, mais je ne serais pas surpris que vous rencontriez la neige si vous demeurez plus que la nuit. Il y a fort à parier que vous serez mes seuls hôtes de tout l'hiver à venir, et ce pour une seule soirée hélas! Allons, qu'avez-vous à ajouter à la potée? Je fais un bien piètre aubergiste: j'ai à peine de quoi me nourrir jusqu'au printemps, et je n'ai à vous offrir qu'un brouet des plus clairs. Parfait. Pendant que tout cela mijote, débottez-vous, et causons. Laissez le feu vous sécher et dégeler.

- *Nuhurikki*: Commence toi: que fais-tu là, à préparer une retraite dans un refuge de montagne? Tu n'as pas l'air d'un ermite.

< *Jouhanni*: C'est une longue histoire! Je veux dire que c'est de circonstance, ça occupera notre veillée... Oui. Oui, je comptais passer l'hiver ici. C'est que, vous voyez, j'ai besoin de me retirer un peu du monde, et de méditer à loisir. J'ai trop vécu, j'ai trop aimé, pour ne pas m'accorder un temps de réflexion avant que l'âge me l'impose. Vous comprenez, j'ai aimé. J'ai beaucoup aimé, mais il est des temps où je me demande si je ne me suis pas fourvoyé, quelque part. Je n'ai jamais été avare ni de mon

cœur, ni de mon corps, et j'ai cru recevoir et peut-être donner ce que l'amour avait de plus beau, mais ce perpétuel recommencement m'a usé, et je me demande...

- *Nuhurikki*: L'amour n'est pas propice aux Itinérants. Car il me semble que tu es Itinérant, malgré tes tentatives d'érémisme, n'est-ce pas?

< *Jouhanni*: Bien sûr, nous sommes à l'évidence tous trois du même bord - voyageurs pour certains, vagabonds pour d'autres. Et nous avons en commun le vieux souvenir d'une enfance heureuse et magnifiée à laquelle nous aspirons, mais qui nous ruinerait le corps et l'âme s'il nous était donné de la retrouver.

- *Nuhurikki*: J'ai longtemps cherché un chemin qui m'aurait conduit là où j'ai grandi et aimé pour la première fois, mais je me suis aperçu un jour que si j'étais arrivé à ma fin, la désillusion aurait été telle que j'aurais tout détruit! Vous voyez, je viens d'une petite seigneurie entre lande et marais. Autant dire nulle part. Je n'ai pas connu mon glorieux père parti en guerre, qui n'a jamais retrouvé le chemin du retour. Je l'aurais retrouvé, ce père, je l'aurais tué avec délectation, pour nous avoir ainsi abandonnés.

< *Jouhanni*: Ou tu l'aurais embrassé en fondant en larmes.

- *Nuhurikki*: Bien sûr. Mais je ne l'admettrai jamais. Tuer mon père est ce qui me fait prendre la route chaque matin. Que serait ma vie sans cette colère?

< *Jouhanni*: Et ta mère?

- *Nuhurikki*: Ma mère s'est faite nourrice au château voisin. J'ai grandi avec une sœur de lait que j'aurais pu épouser l'âge venu. Nos jeux d'enfants ne doutaient jamais de ce que nos vies étaient faites pour rimer et se conjuguer. Son vieux père, lui, ne rêvait que d'oser partir en pèlerinage un jour, et attendait que notre union le libère de ses responsabilités envers sa fille. J'ignore s'il a jamais osé accomplir son rêve, finalement.

< *Jouhanni*: Quand es-tu parti? Tu t'es perdu, ou tu t'es enfui?

- *Nuhurikki*: Je me suis enfui. Un jour, sans raison, j'ai été saisi d'horreur. Tout ce monde dans lequel j'avais grandi me parut soudainement terriblement étriqué et vain, alors que l'horizon était fabuleusement tentant, riche de perspectives, plein d'aventures, sillonné de chemins à explorer, de princesses à enlever, d'amours à vivre,... Je me mis à soupirer après les vols de canards sauvages, et le visage de ma fiancée me parut flétrir et devenir hideux. Oh, ma chère Irmeli. Combien j'ai été cruel!

< *Jouhanni*: Bref, tu t'es enfui. Et toi Valaa?

> *Valaa*: Oh, moi... J'ai toujours erré. Enfin, non. C'est faux: ça ne fait que quelques années que j'erre. Et encore! Mais un jour, je me suis perdu. Ou pas. Qu'importe? Continue plutôt ton histoire, Nuhurikki.

- *Nuhurikki*: Que dire? Je suis parti rejoindre un corps d'armée de passage. Je les ai suivis dans leur guerre sainte, et j'ai massacré avec eux tout ce que je pouvais d'infidèle et de païen, mais ça n'a pas tué mes démons et mes souvenirs. Au contraire. C'était comme si plus je m'enivrais, plus je massacrais, plus je regrettais Irmeli. J'en voulais à mon père, persuadé que c'était son exemple que j'avais suivi en m'engageant. Et c'est cette haine qui s'est enracinée le plus solidement. Un jour, je le retrouverai, et je le tuerai. Et alors, je pourrai revenir à Ilmeri, le cœur apaisé.

< *Jouhanni*: Tu crois ça?

- *Nuhurikki*: Non, bien sûr. Elle doit être mariée avec un petit seigneur des environs, et nourrir une marmaille qui me ferait frémir d'horreur si j'arrivais à me représenter le tableau avec vénération. Mais j'ai besoin de croire que je pourrais revenir et que je pourrais la retrouver, et l'aimer comme avant. Lorsque je me suis enfui, regrettant presque de ne pas pouvoir incendier la terre que je quittais avec mon enfance, je pensais découvrir le grand amour, la passion. Après toutes ces années d'errances, je ne peux que constater mon échec. On ne peut pas aimer quand on ne fait que passer.

< *Jouhanni*: On peut.

> *Valaa*: Peut-être, mais alors je ne suis pas "on". Parle-nous plutôt de toi, Jouhanni.

< *Jouhanni*: Oh, moi je suis un enfant de la route. Je suis né dans une roulotte. J'étais jongleur. Maintenant encore, il m'arrive de bateler un peu lorsque j'entre sans le sou dans une grande ville. Sinon, je saisis les opportunités que m'offre la route. Je suis les aventures qu'elle me propose. La première fille de ma vie a fait un bout de chemin avec moi. Nous nous sommes connus dans une grange à foin des plus romantiques. Nous marchions en nous tenant la main, nous nous aimions, vraiment. Mais j'étais jeune et con. Moins jeune encore que con. Aux premières disputes, aux premières inévitables déceptions, j'ai cru que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre, comme s'il y avait des êtres faits les uns pour les autres! Je ne savais pas encore qu'une relation se construit, qu'elle ne se découvre pas. Bref, je suis parti dans une autre direction. J'ai commis la même erreur la seconde fois: là encore, j'étais aimé plus qu'il ne sera donné à la majorité de la gent de notre sexe, mais je me suis laissé induire en erreur par le stupide préjugé des poètes et des rêveurs, l'idée de l'amour-fusion, total, du coup de foudre des contes, des légendes et des rêves. Que de balivernes! Quel mal ont fait à l'humanité ceux qui ont créé et diffusé de tels mensonges... J'aurais aimé qu'au contraire on nous eût éduqués à comprendre la valeur de ce que l'on tisse et crée... J'ai dû apprendre tout seul et pas à pas, au prix fort, que la réalité est plus belle que les plus beaux des rêves.

> *Valaa*: J'ai connu un couple déjà parent et grand-parent, et qui pourtant s'aimait comme au temps de sa lune de miel. Et je me souviens de ces mots d'elle, en désignant sa poitrine: "Si ça ne fait pas "boum-boum" au premier jour, alors ça ne vaut pas la peine."

< *Jouhanni*: Peut-être. Je n'arrive pas à me décider. Après mes débuts caricaturaux, j'ai connu d'autres femmes, je les ai aimées diversement, chacune à leur manière, chacune pour un trait qui m'est cher aujourd'hui encore. Chacune a laissé dans mon cœur une empreinte spécifique, et il me suffit de l'évoquer pour m'attendrir. À quarante ans bien sonnés: vous imaginez?

- *Nuhurikki*: Au plus solitaire de mes errances, j'ai souvent rêvé d'un "contrat de tendresse". J'imaginai qu'à défaut de l'amour d'Ilmeri ou d'une histoire plus forte encore, deux êtres pou-

vaient partager un peu de tendresse, sans engagement, juste pour se faire du bien, juste pour épancher un peu leur cœur altéré de trop d'amour inemployé.

< *Jouhanni*: Et tu as essayé?

- *Nuhurikki*: Ça ne s'est jamais présenté, jongleur.

< *Jouhanni*: Je crois que j'ai vécu quelque chose d'assez proche de ce dont tu as rêvé.

Peut-être même ai-je aussi aspiré à de tels "contrats de tendresse", sans les nommer ainsi. J'ai voulu partager de la douceur, construire une oasis à deux dans la tourmente du monde. J'y suis même arrivé quelques fois, je crois, mais c'était avec des femmes âgées, usées par la vie, qui avaient une longue expérience de cette solitude où la famille jette les mères. Elles seuls ont pu être sincère dans leur non-engagement. Mes autres amours se sont mal terminées, l'un ou l'autre s'étant finalement attaché.

> *Valaa*: Et tu n'as jamais aimé longtemps?

< *Jouhanni*: Non, Valaa. Mes amours n'ont jamais eu plus d'une saison. Et toi, Valaa, parle-nous de toi.

> *Valaa*: Soit. J'ai beaucoup marché. J'ai usé plus de paires de bottes et plus de souliers ferrés que vous pouvez imaginer, tout voyageurs que vous soyez tous deux: je cherchais l'amour. Un seul amour, celui qui aurait justifié tant et tant d'attente. Je ne l'ai pas trouvé. Je n'ai jamais compris mon tort: je ne suis pas plus laid que vous deux, ni plus bête, mais à chaque village, à chaque escale où j'ai été journalier, dans chaque ferme où je me suis loué comme saisonnier, à chaque femme vue, aimée, encensée, à chaque... Eh bien aucune ne m'a trouvé beau, ou même aimable. Que fais-je faux? Quel défaut inqualifiable ai-je? Que fais-je ici? Comment se peut-il qu'un être doté d'un cœur aussi aimant que moi soit à jamais sevré d'amour? Me suis-je trompé de monde en naissant? Rien n'est plus important pour moi que l'amour, et pourtant personne n'en est plus privé! Quelle injustice! Oh, vous n'imaginez pas ce que c'est que ces chambres d'auberge d'où l'on entend les soupirs et les extases de la chambre voisine, vous n'imaginez pas ce que c'est que soutenir leur regard au matin, les oreilles résonnantes encore de leurs superlatifs, vous n'imaginez pas ce que c'est que de lire l'indifférence géné-

ralisée chez les femmes, un mépris presque affiché par tout ce qui porte jupon et ne vous connaît pas encore, vous n'imaginez pas ce que c'est que d'être catalogué comme "gentil" au premier coup d'œil — coup d'œil qui ne se transformera alors jamais en ceillade. Oh, j'ai un temps marché heureux et enthousiaste, confiant en la vie, m'en remettant au monde, à sa vastitude et sa diversité. Mais il semble que le monde tourne avec soi, qu'il nous accompagne comme une mauvaise conscience, et que les histoires se répètent indéfiniment. Il y a longtemps maintenant que chaque matin je me réveille malgré moi, et que chaque pas m'arrache de la poitrine des soupirs de trop de solitude, de trop d'amour inemployé. Ah, vous n'imaginez pas ce que c'est que vous entendre ergoter sur les formes de vos amours, sur les raisons de vos échecs. Ah, si l'on m'avait donné une chance, une seule, comme j'aurais aimé alors!

< *Jouhanni*: Excuse-moi, Valaa, je ne voulais pas t'offenser. Au contraire. Si toi et Nuhurikki m'avez surpris ici, en retraite presque monastique, c'est bien parce que nos chemins, pour différents qu'ils soient, aboutissent au même point. J'ai cru aimer, vois-tu. J'ai cru tout donner à chaque fois, j'ai cru ne jamais rien garder par-devers moi. J'ai cru avoir fait le tour de l'amour, et pourtant, il m'a fallu m'arrêter, méditer. Peut-être as-tu raison: peut-être n'ai-je jamais aimé, puisque bien que j'aie "tout" donné, j'ai toujours gardé ma liberté. Peut-être, finalement, n'ai-je jamais offert que le secondaire, pour mieux me réserver l'essentiel, pour m'engager aussi loin que possible sans jamais m'engager vraiment. Je n'ai jamais franchi le pas d'oser envisager de rester avec quelqu'une. Peut-être que mes "amours d'oasis", aussi sincères ont-elles été, n'ont-elles jamais été que des dérobades? Peut-être ne suis-je qu'un salaud?

- *Nuhurikki*: C'est tout de même triste d'arriver à nos âges et ne pas savoir aimer.

> *Valaa*: Tu ne crois pas que si tu retrouvais ton père, tu saurais aimer, alors?

- *Nuhurikki*: Si, bien sûr. Bien sûr que je pourrais l'aimer. Bien sûr que j'aurais alors le cœur libre pour d'autres. Bien sûr que je saurais aimer. Mais là, je ne peux pas. J'ai trop de haine dans la poitrine, et j'en ai trop besoin pour ne pas m'écrouler au détour d'un chemin. C'est la colère qui me

réveille le matin, je vous l'ai déjà dit. C'est elle qui me fait faire chaque pas de ma vie, chaque entaille sur la poignée de mon épée. J'aimerais aimer, mais si l'amour venait à moi, même tout cuit, même parfait, saurais-je l'accueillir? Je risquerais bien de lui foutre un coup de taille par mégarde, tiens!

[Silence]

< *Jouhanni*: Peut-être que je suis un salaud. Je ne sais pas. Mais ce que je voulais te dire, Valaa, c'est que j'ai peine à ce que tu me traites comme un monstre, comme un être aux antipodes de toi. Tu sais, je n'ai pas l'âme d'un coureur de jupons. Aucun de nous trois ne l'est. Aucun de nous trois ne saurait aimer légèrement. C'est peut-être notre tort, d'ailleurs. Ou notre force. Nous différons par la forme que nous avons donnée à notre quête, mais en fait, nous cherchons tous le grand amour. Aucun de nous trois n'est prêt à sacrifier ses rêves pour se résigner. Toi, tu t'es gardé pour celle qui t'aimera, et tu en souffres. Mais cette souffrance, ne crois pas qu'elle me soit étrangère, je t'en prie. Moi aussi, lorsque j'ai tenté de partager un peu de tendresse, lorsque j'ai voulu creuser une oasis, j'aspirais confusément à autre chose. Même les plus satisfaisantes de ces histoires dans lesquelles je ne me suis pas ménagé ont quelque goût d'insuffisant, quelque parfum de quelque chose de plus. J'aimerais, oui, j'aimerais tenter une fois de faire durer une histoire, de ne pas m'accorder le droit au retrait dès les premières difficultés, dès les premières peurs... Il me faut donc repartir, essayer encore.

- *Nuhurikki*: Tu viens avec nous, demain?

< *Jouhanni*: Oui. Je n'ai plus rien à faire ici.

- *Nuhurikki*: Tu vois, depuis tant d'années que j'erre, j'ai peur de ne plus savoir me poser. Comment n'aspirerais-je pas, parfois, à cette vie que j'ai tant connue? Comment pourrais-je m'ancrer, quand je sais combien vastes sont les mondes?

< *Jouhanni*: Je rêve parfois d'une itinérante, d'une qui ne m'impose pas de choisir entre ma vie et elle, mais qui la partagerait. Je rêve de marcher main dans la main, comme dans cette première histoire que je vous ai racontée. Je suis né sur la route: quel amant ferais-je si j'avais à renier mon origine et pousser des racines? Que restera-t-il à ma compagne si je dois me renier pour l'aimer?

- *Nuhurikki*: En attendant, nous marcherons ensemble. À défaut de compagne, tu auras des compagnons. J'ai une offre à vous faire: le premier de nous trois qui trouve à aimer régale la tournée aux deux autres.

> *Valaa*: D'accord, Nuhurikki.

< *Jouhanni*: Bien sûr, soldat. Et tu sais, Valaa, je te souhaite sincèrement cette tournée: de nous trois, tu es peut-être celui qui mérite de le connaître le premier, ce grand amour. On voit dès l'abord que tu es truffé de qualités que c'en est injuste, d'attention, de tendresse - à se demander si les femmes ne sont pas masochistes! Quand elles voient l'homme qui les rendrait certainement heureuse, elles le trouvent terne. Comme si le bonheur était fatalement mièvre! Ah, elles rêvent de sable chaud et de courses de chevaux, de couronnes et d'héroïques blessures, mais le bonheur, ça non, c'est trop prosaïque pour elles!

- *Nuhurikki*: Arrête, tu délires, Jongleur.

< *Jouhanni*: Oh oui, bien sûr. Excusez-moi tous les deux. Mais tout de même, des femmes qui aiment comme nous saurions aimer, ça doit bien exister! Vous pensez que trois femmes qui se seraient rencontrées à l'improviste dans un refuge auraient pu avoir la même discussion?

- *Nuhurikki*: Je ne sais pas. Mais je suis d'accord avec toi, Saltimbanque: de nous trois, c'est Valaa qui est le plus méritant. Ça fait déjà quelques jours que nous cheminons de concert, et l'étendue de ses qualités m'effraye. Si seulement l'amour était affaire de mérite...

> *Valaa*: Ouais, ben allons nous coucher. Nous continuerons chemin faisant, demain! On ne vous arrêterait pas, vous deux! Pffffff. Allez, bonne nuit.



Comment ça, "Si nous sommes libres?" C'est quoi, ce délire? Tu ne veux pas plutôt que je te raconte mes voyages, ou une histoire avec une princesse et pis un monstre? Tiens, tu connais celle du... Non? Allez, ne fais pas cette tête, quoi! "Liberté", tu dis? Alors écoute, Petite, et suis: ce n'est pas simple. En fait, si. Si, bien sûr: c'est très simple. Ce sont ces intellectuels qui embrouillent tout. Regarde: nous marchons, tous les deux, dans l'automne. Bon. Alors dis-moi: est-ce que tu es libre de marcher? Eh bien voilà: la liberté, c'est comme ça, comme si la vie consistait à se déplacer dans le plan de la conscience. Ce qui embrouille tout, c'est la confusion entre le paysage et nous, les pèlerins. Nous qui marchons, nous ne sommes certes pas libres d'être déjà arrivés chez ta sœur, pas plus que nous sommes libres de changer le temps qu'il fait. L'automne tardif est magnifique, il fait vif, l'air est sec et bleu que c'en devrait être interdit: tout ça, ce sont des contingences. Je ne peux rien y changer. La météo n'appartient pas au domaine de ma liberté. Par contre, je suis libre de serrer mon manteau si j'ai froid.

C'est pareil pour le chemin que nous suivons: regarde les peupliers: le chemin en suit la ligne, et ni toi ni moi n'y pouvons changer quoi que ce soit! Mais nous avons cette première liberté que de choisir notre route à chaque embranchement, et surtout nous avons cette seconde liberté, infinie celle-là, de couper à travers champs. Tu me suis: nous ne sommes pas libres de changer le paysage, mais nous sommes libres d'aller où nous voulons, de suivre les routes ou les sentes, de couper les virages et prendre le chemin des écoliers, de rebrousser chemin ou de tourner en rond. Nous sommes même libres de nous arrêter et ne pas nous déplacer du tout!

Par contre, le paysage est un donné. Nous savons qu'en suivant cette route, nous passerons ce col que tu vois là-bas, et qu'ainsi nous arriverons chez ta sœur après-demain. Nous savons que nous ne trouverons pas de relais ce soir, et qu'il nous faudra bivouaquer dans la vallée, derrière. On nous a prévenus qu'il y fera plus froid que dans celle-ci, et que nous risquons fort d'y trouver de la neige.

Nous savons que si nous allons par là, nous trouverons cette grande plaine par laquelle je suis arrivé chez vous, et que si nous allons toujours vers le nord, nous finirons un jour pas mourir de froid. Bref, le paysage est donné. Cela n'a rien à voir avec ma liberté, comme nous ne sommes pas libres de voler par-dessus les montagnes ou d'être déjà arrivés chez ta sœur.

C'est pour cela que certains pensent que notre liberté n'est pas totale, qu'elle est conditionnée, partielle. C'est que pour eux, la liberté consiste à pouvoir faire danser la polka à un chacal pourpre ou faire apparaître un second soleil. Tu vois la différence? Il y a ceux pour qui la liberté ce serait pouvoir faire n'importe quoi, et pour qui nous ne sommes donc pas libre, comme je ne suis pas libre de manger des braises sans avoir mal, et d'autres pour qui le paysage n'est pas du domaine de la liberté, et que celle-ci est totale dans le cadre qui lui correspond. À toi de choisir ta position. Personnellement, faire apparaître une rose sur la roche stérile d'une montagne ne m'intéresse pas. Je préfère considérer la liberté que me laisse le paysage où je suis.

Partant, la question devient celle-ci: "Que fais-tu de ta liberté?", ou, si on reste dans les termes de ma métaphore, "Où va-t-on?"

Certains suivent les grandes routes, d'autres se laissent porter par leur fantaisie. J'en connais qui se sont fixé un objectif lointain, visible, une montagne par exemple, et qui mettent des années à l'atteindre. Ensuite, ils sont exposés à la question existentielle du "Et après?" Il y en a comme les pèlerins, qui ont un objectif qu'ils ne voient pas, mais dont ils demandent la route d'étape en étape, ou comme nous qui présentement avons un objectif dont nous connaissons l'itinéraire. Il y en a, c'est mon cas en général, qui suivent une direction: ils marchent tous les jours vers là où le soleil se lève, et n'ont aucune idée d'où cela les mènera... Je ne te parle pas, bien sûr, de tous ceux qui tournent en rond ou ne se déplacent pas, hélas la majorité.

En fait, ce que j'aime, dans l'itinérance, c'est que nous avons le choix des paysages. J'ai marché sous tous les climats et dans tous les reliefs. J'ai traversé des savanes où l'on pouvait distinguer le matin l'arbre où l'on dormirait le soir, combien qu'on ait allongé le pas. J'ai aussi cheminé dans des

montagnes arides, où les itinéraires les plus tortueux séparent des villages géographiquement proches. Le pire, c'est lorsque qu'un relief abrupt est encore caché par une végétation luxuriante: je me souviens d'une région où j'ai vécu longtemps et où j'ai plusieurs fois fait l'aller-retour entre deux hameaux. Il y avait une demi-journée de marche. Eh bien, de celui dont je parlais, j'aurais été bien en mal de te donner la direction globale où j'aurais trouvé l'autre si j'avais pu voler comme un corbeau! Je marchais en suivant les vagues traces des autres habitants, d'arbre en arbre, de tronc abattu sur un ruisseau à cabane solitaire, sans aucune perception globale de mon itinéraire.

Pour l'instant, Petite, tu as profité du passage du vieil Itinérant que je suis pour enfin aller chez ta sœur en compagnie. C'est fort compréhensible, et même dans ces régions pacifiques, il ne fait pas bon voyager seul. Mais peut-être un jour te remettras-tu en route? Et où iras-tu alors? Auras-tu un objectif défini, ou suivras-tu ta fantaisie? Suivras-tu une route? Une sente à peine tracée? Une lumière au loin? Franchiras-tu des clôtures et des frontières au risque de te faire tirer comme un lapin? Car c'est aussi cela, voyager: prendre le risque de se retrouver chez autrui, de se faire inviter à souper ou abattre, c'est selon. Tiens, ça me rappelle que j'ai croisé un jour dans une auberge un homme qui voyageait en en suivant un autre: le premier avait décrit son voyage dans un livre, et le second avançait en identifiant les étapes successives de son illustre prédécesseur! J'en ai même connu un qui avait tracé une ligne droite sur une carte et la suivait sans jamais s'en éloigner de plus d'un jour de marche. Tu vois, un tel homme sait d'avance qu'il aura à passer tel col, à franchir telle rivière et à traverser telle plaine: en est-il moins libre? Tout cela ne découle-t-il pas de son choix premier, de la fantaisie qui lui a fait tracer tel trait et non un autre, voire de cette fantaisie au carré d'avoir choisi de tracer un trait! Je ne vois pas de plus grande preuve de notre liberté que cette totale fantaisie qui pousse chaque voyageur à se rendre à tel endroit dont il a entendu parler (ou non!) ou à poursuivre un autre voyageur pour s'en venger ou l'aimer.

Je vais te dire un secret, maintenant, Petite: tu vois, moi qui ai usé des semelles de tous les matériaux du monde, et bien je ne connais pas de plus grand bonheur que la fréquentation des au-

berges. Le jour où mes jambes me trahiront, je construirai un relais là où je serai tombé, et j'écouterai les passants raconter les raisons de leur voyage. Tu me comprends, n'est-ce pas? Ce qui compte, pour moi, ce n'est pas d'où les gens viennent, ni ce qu'ils ont vu. Ce n'est pas même là où ils vont: ce qui m'intéresse, c'est pourquoi ils y vont. Cherchent-ils quelque chose? De l'or? Quelqu'un? Ou ont-ils un objectif? Suivent-ils une fantaisie? Fuients-ils? Et alors, qui fuients-ils? Eux-mêmes? Comme d'ailleurs ils pourraient se chercher eux-mêmes! J'ai connu des adolescents qui tentaient d'épuiser dans la marche ce trop-plein de vie qui les faisait hurler toutes les douleurs du monde. Sont-ils pèlerins en quête d'un salut ou brigands en quête d'un bon coup? Ont-ils quelque chose à vendre?

Un aubergiste averti pourra classier des clients de passage en mille catégories: ceux qui voyagent vers un but, et ceux qui suivent leur fantaisie; ceux qui fuient et ceux qui savent où ils vont; ceux qui ont perdu un Éden qu'ils ont connu, et ceux qui cherchent ailleurs ce que ne leur a pas donné d'où ils viennent. Tu vois, rien n'est plus passionnant que le métier d'aubergiste, pour peu qu'on s'intéresse tant soit peu à l'homme, à son cœur et à ses mobiles.

Mais je vois que tu commences à bâiller: je te raconterai la suite au bivouac. De toutes façons, causer par ce froid me dessèche la trachée. Allons, une petite lampée de ce flacon généreusement gonflé que ton père nous a offert pour la route, et je me tais.

\*\*\*

Tu as repéré cette maison sur la crête, alors que nous parlions ce matin? Elle était depuis longtemps réchauffée par le soleil alors que nous nous gelions encore dans l'ombre. Voilà un habitant attentif: il a dû repérer soigneusement le lieu. Il aurait été difficile de mieux s'installer que là où il a construit sa demeure de pierre. Je m'intéresse en général peu aux sédentaires, mais des types comme celui-là sont d'une autre trempe que ceux qui végètent dans les obscurs fonds de vallée ombreuse.

Mais je me perds. Tu te souviens de notre discussion ~ mon monologue, plutôt, mais c'est toi qui l'a voulu ~ sur la liberté et le paysage, sur la vie qui est comme un pays dans lequel nous nous mouvons. D'ailleurs, tu noteras que nous n'avons certes pas choisi d'où nous partons, mais qu'aucun pays n'est assez grand pour qu'un bon marcheur n'en puisse jamais sortir! Encore une fois, je m'é gare. Ce sont les biscuits de voyage de ta mère qui me tournent l'esprit, Petite.

Allons, j'y viens. Tu n'as donc pas remarqué cette maison, toute occupée que tu étais à essayer de suivre les itinéraires de ma pensée. Tu n'as pas non plus remarqué que certains arbres avaient encore quelques feuilles rouge sombre, alors que la plupart était nus, déjà. Bref, tu n'as guère regardé le paysage, tandis qu'il y a sans doute des choses que tu as remarquées et que je n'ai pas vues.

C'est précisément là que je voulais en venir, Petite. Tu vois que je ne suis pas complètement sénile! Hé hé hé.

Sur une même route, voyageant ensemble, deux personnes ont vu des choses fort différentes. Là où j'ai vu les ruines d'une ferme abandonnée, tu as pu voir un lièvre qui s'est terré à notre approche. Là où je contemplais la course des nuages, tu as pu observer celles des feuilles portées par le vent. Lorsqu'une diligence nous a dépassés, j'ai vu le véhicule, et tu as vu l'enfant au nez collé à la vitre.

Tu vois, nous marchons sur le même chemin, ensemble, en même temps, et pourtant nous ne vivons pas dans le même monde, nous n'effectuons pas le même voyage. Tout ça pour dire que la liberté, c'est une question de théoriciens, de spéculateurs intellectuels, de Pharisiens. Ceux qui vivent savent que ce que tu perçois est unique, et que ce que nous voyons, ce que nous vivons, ne fait que refléter ce que nous sommes.

En fait, la question n'est pas de savoir que nous n'avons pas la liberté de modeler le paysage, ni que nous avons celle de choisir où nous poserons le pied au prochain pas. La liberté, la vraie, est une liberté de manière, d'interprétation. D'un champ de blé lorsque l'été est jeune, l'un

pourra retenir la douceur des couleurs, l'autre le labeur du paysan. D'une femme qui passe, l'un regardera sa robe, l'autre ses yeux. Chaque instant, chaque scène de la vie, chaque image, chaque paysage peut être vu, vécu de mille manières opposables, dont aucune n'est plus juste ou plus fausse que les autres. C'est ça, la vraie liberté. Nous sommes libres de voir le monde comme nous voulons le voir, nous pouvons n'en retenir que ce qui nous correspond. Et, partant, nous vivons absolument, rigoureusement, dans *notre* monde, dans un monde qui n'est que le reflet, la création, l'émanation de ce que nous sommes.

Tu bâilles encore? Tu me vexes! Mais je comprends, c'est encore un peu abstrait pour une jeune fille comme toi, qui est surtout préoccupée de revoir sa sœur partie se marier depuis trois ans. Mais un jour tu te souviendras de cette vallée derrière chez toi où tu as marché en écoutant un vieux bonhomme raconter que la vie est une promenade, et que nous lui donnons le sens que nous voulons. Et que nous finissons toujours là où nous voulions aller.

En attendant, demain tu verras le fils de ta sœur. Bonne nuit.

L'errant: ~ Bonjour vieil homme.

Le sage: ~ Bonjour jeune homme. D'où viens-tu?

- D'Onyon. Où puis-je remplir ma gourde?

- Je vais t'accompagner à la fontaine la plus proche. C'est loin, Onyon: qu'y faisais-tu?

- Oh, je me suis fait planter.

- Pardon?

- Une femme.

- Elle ne t'aimait plus?

- Si. Justement. Tu m'as peut-être mal compris: c'était une belle histoire, sans amertume.

Une histoire qui ne vous laisse pas amolli, nageant à contre-courant dans de vagues regrets, c'était une histoire après laquelle le bourdon de pèlerin est léger au bras, et la route douce au pied. C'était une belle histoire.

- Tu es pèlerin? Où vas-tu?

- (Riant:) Pèlerin? Certes non! Je suis errant.

- Et tu mets un point d'honneur à ne te rattacher à aucune certitude, n'est-ce pas?

- C'est exactement cela. Puisqu'il n'y a pas de justifications, puisqu'il n'y a pas de dieux, puisque la vie n'a pas de sens qu'on ne lui prête, puisque le seul péché qu'on puisse commettre envers soi est de s'alanguir dans une certitude, puisque qu'on ne vit que tant qu'on se refuse à adhérer, puisque notre seule dignité consiste à regarder en face tout l'absurde de notre condition de mortel sans destinée, puisque ralentir c'est choir et consentir déchoir, puisque se divertir c'est mourir, puisque demain ne sera peut-être pas, puisque tout ce que je tiens réellement est un "maintenant" nu et vierge, et que l'aurole d'un sens est le corrompre, puisque je veux vivre de tout mon corps et de toute mon âme chaque instant volé à la mort, alors je marche.

- Et elle était belle, ta fille d'Onyon?

- Elle avait tout ce qu'il faut par-devant et par-derrière, grand-père! Tu ris? J'aime ton rire. Il sied à mon histoire. Laisse-moi te la raconter comme nous marchons. Elle est de ces histoires qui ressemblent à une fleur exotique séchée que des années durant on peut froter un peu pour lui faire exhaler les réminiscences de ces paradis perdus où l'on vit nu et sans fard - les pires des fards étant ceux qui éteignent les lumières de l'esprit, mais ça je l'ai déjà dit.

- C'est elle qui t'a choisi...

- Je m'étais arrêté à Onyon pour la saison. Elle a fait le premier pas, mutine, ensorceleuse. C'était un honneur pour moi. Je te l'ai dit, elle était la plus belle de la ville. Elle a pris son temps pour profiter de son manège. Elle me faisait venir à elle à petits pas irrésistibles, enjôleuse, les yeux comme des ciels d'été étoilés. Le soir de notre premier baiser était attendu de longue date, presque programmé. Nous avons savouré chaque instant de cette gradation qui menait à lui, pas moins qu'un condamné à mort savoure une dernière joie qu'il emportera vers le néant. Nos baisers étaient sans promesses, donnés et reçus dans l'instant, et aussi dépourvus d'éternité que cette femme était frivole et enchanteresse. Oh, elle n'était pas de ces innocentes qui se croient amoureuses, qui croient à l'Amour comme on croit au père fouettard et aux djinns délavés, non: elle offrait infiniment plus, elle offrait sa lucidité. Tu comprends, grand-père, n'est-ce pas? Elle avait cette suprême fidélité qui était d'être consciente qu'elle aimait parce qu'elle le voulait, que l'amour n'a pas d'autre magie que celle dont nous le chargeons, qu'il n'a pas plus de sens que la guerre ou la mort. Oui, les histoires d'amour cessent lorsqu'elles se croient éternelles! Une joie qui dure est un marécage: la joie doit être comme une source qui se renouvelle sans cesse.

- Elle donnait tout à un amour de passage justement parce qu'elle savait qu'il ne la comblerait pas éternellement, qu'elle était obligée d'en vivre chaque seconde avec toute l'intensité dont elle était capable, c'est ça?



- (Pensif:) C'est ça. Oh, j'étais bien ému tout de même! Ce n'est pas notre performance qui nous laissera un souvenir impérissable, mais bien plutôt l'intensité de notre présence. Ah, qu'elle était belle!

- Qu'elle était "là!", c'est ça?

- Oui: rarement une femme a été à ce point entière dans l'amour.

- Ensuite, tu as dû partir.

- Oh, je ne prétendrai pas que c'était facile. Si elle me l'avait demandé, je serais devenu bouseux à Onyon. Pour elle, je serais devenu manœuvre, quincaillier, que sais-je? Pour elle j'aurais planté mon bourdon dans une cour et j'aurais attendu qu'il prît racine.

- Et vous auriez été misérables.

- Absolument. Nous nous serions vite détestés. En partant, je lui laissais encore la joie suprême d'un regret sans mélange, comme j'emportais la perfection d'une histoire sans fausse note. Tu sais, grand-père, si j'avais été un ange, invisible et omniprésent, j'aurais suivi notre histoire sans en perdre une miette, comme un spectacle parfaitement orchestré. Elle était parfaite de bout en bout. J'en veux pour preuve qu'elle me laisse le cœur plus léger, comme je te l'ai dit.

- Voilà la fontaine. Je ne suis pas un ange, mais je sais apprécier les belles histoires. Merci d'avoir partagé la tienne. Il m'est doux de savoir qu'il existe encore des hommes qui savent vivre de lucidité, et qui refusent les idoles, toutes les idoles, jusqu'à cette suprême idole qui est de croire en l'Amour avec une majuscule. Si tu savais comme je hais les majuscules! Quand la majuscule apparaît, l'homme meurt. Amour, Honneur, Humanité, Voyage, Art, Marche, Futur: idoles, idoles, idoles!!!

- Ah, que ton eau est fraîche! Tiens, grand-père, asseyons-nous un instant. Et toi, comment as-tu vécu?

- Imbécile! Ce n'est pas parce que je pourrais être ton père que je ne vis pas au présent! Toi qui sais si bien ce qu'est vivre sans compromissions, sans cette corruption des justifications et des destinées, tu ne crois pas que tu pourras maintenir le cap jusqu'au bout? Tu ne crois pas que tu sauras

résister, que tu emporteras jusqu'à la fosse commune qui t'attend la conscience de l'absurde du monde afin d'en mieux jouir chaque instant? Moi aussi, je vis au présent, sale morveux!

- Et toi aussi, tu as aimé. Raconte.

- J'ai toujours suivi le vent. Ce qui m'importe, ce n'est ni où on va, ce qui est la première illusion, ni le chemin, ce qui est une illusion un peu plus subtile, mais c'est comment on y va. Tout est dans la manière, dans le si bien nommé art de vivre. S'il y avait des "bons" choix et de "mauvaises" options, serions-nous libres?

- Non, certes!

- C'est donc que tous les choix se valent. Les choix se valent nécessairement, ou alors la liberté n'a pas de sens. Ce qui compte n'est donc pas de faire le bon choix, mais la façon de l'assumer ensuite.

- J'en ai connu qui "choisissaient" en jetant une pièce.

- Moi, j'ai fait tous mes choix en fonction du vent. Tout se vaut.

- Tu as erré aussi, grand-père?

- Plus longtemps que tu n'as vécu! En suivant le vent, te dis-je.

- Mais... tu t'es arrêté? Pourquoi?

- Ha ha ha! Pourquoi pas? Ah, jeune homme, par pitié, ne mets pas de majuscule à l'errance. J'ai erré, d'accord. Et un jour, j'ai trouvé cet endroit beau. Je me suis arrêté. Tu as vu, j'ai mon banc. Les gens du village viennent me parler de leurs soucis et m'apportent de quoi grignoter. Je repartirai peut-être un jour. Peut-être pas. Qu'importe? Rien n'importe. C'est pourquoi il est si important de vivre.

- (Admiratif.) Tu as su démythifier même l'Errance. Grand-père, il faut que tu me racontes ton histoire d'amour!

- Bien sûr! Je ne vais pas nous priver de ce plaisir. Je voulais aimer d'un grand amour. Comme je te l'ai dit, peu m'importe la destination, peu m'importe le chemin, peu m'importe le "Pour-

qu'oi?", le "Qui?", le "Où?": tout ce que je regarde d'une histoire, c'est le "Comment?" J'ai aimé celle-là parce que je voulais en aimer une. Ça aurait pu être mille autres, mais ça a été celle-là. C'est ce qui fait qu'elle est unique, tu me comprends, hein?

- Oui, oui: elle n'était en rien prédestinée, de sorte que vous avez pu vous bâtir de toutes pièces votre destinée commune. C'est l'histoire qui est unique, non les partenaires. Et elle, elle t'a "choisi" de la même façon: tout ce qui vous réunissait, c'était votre envie de construire une histoire d'amour avec "quelqu'un", peu importait qui.

- C'est ça: il n'y a pas de Destin préécrit, nous avons les destinées que nous nous forçons, si tant est que nous nous donnons cette peine. J'avais envie que la mienne soit une belle histoire d'amour. Elle aussi. Nous l'avons construite ensemble, cette histoire, lucide tous deux, bien conscients qu'elle aurait pu ne pas être, qu'aucune fatalité ne nous avait poussés l'un vers l'autre, que rien ne nous obligeait à nous aimer que notre bon vouloir. D'ailleurs, les débuts ont été lents et difficiles. Comme toi, comme vous devrais-je dire, nous étions toujours prêts à repartir. C'est ce qui a fait que nous sommes restés.

- Vous avez voyagé ensemble?

- Oui, nous avons suivi le vent à deux, pendant vingt-et-un ans. Nous avons arpenté cent chemins, vécu ensemble mille aventures, échappé à dix mille dangers, pleuré de cent mille joies et échangé des millions de baisers. En marchant, nous discutons avec passion. Nous nous demandions si Dieu existait, conscient tous deux que la réponse importait peu, et qu'il valait même mieux l'ignorer. Nous prenions des paris sur l'existence de Dieu, ou nous chantions à deux voix, ce qui est la même chose. Le soir, à l'étape, nous improvisions des saynètes: l'un de nous jouait Dieu, et l'autre se jouait mort. Nous créions des dialogues.

*Le mort - Bonjour Dieu! Ainsi donc, tu existes?*

*Dieu - Bien sûr! Mais ne le dis à personne! J'aime mieux que les hommes cherchent leurs réponses eux-mêmes. La certitude est stérile, c'est une mort prématurée.*

*Le mort - Promis, je ne le dirai à personne. J'aurais du mal, d'ailleurs, maintenant que je suis mort.*

*Dieu - Effectivement!*

*Le mort - Et la suite? C'est quoi? Vie éternelle? Recommencement?*

*Dieu - Oh, la vie éternelle, c'est très ennuyeux. On regarde les gens vivre, en bas, et au bout d'un moment on en a marre. On redescend, en prenant soin de tout oublier pour que ce soit plus rigolo: on se fait une petite cure d'oubli préliminaire. Cela dit, il y a de beaux moments qu'il vaut la peine d'avoir vus d'ici: votre histoire d'amour, à vous deux, ça faisait longtemps que je n'en avais pas vues d'aussi intense, d'aussi fidèles à leur renouvellement permanent.*

*Le mort - Oui, c'était une belle histoire. J'espère qu'il ne s'ennuiera pas trop, sans moi. Oh, comme je l'aime!*

Et là, en général, nous nous embrassions. "Je t'aime", comme "je vis", comme "je suis", ne se conjuguent qu'au présent, à corps présent. Que nous nous aimions! Mais tu m'as bien compris, n'est-ce pas? Ce n'était pas de la passion: la passion aussi est une idole à laquelle on s'abandonne. Non, c'était un amour lucide et présent. Nous nous aimions de toute notre capacité à être là, à faire corps avec la vie, avec le monde. Nous nous aimions de toute notre présence, ce qui est justement aux antipodes des passions qui emportent les âmes qui croient en l'Amour-avec-un-grand...-A. Mais tu sais ce dont je parle, toi qui essayes aussi de te maintenir en équilibre sur ce fil tendu qu'est le présent.

(Silence)

- Alors?

- Il y a huit ans, elle a joué sans moi le dialogue que nous avons répété si souvent.

- Tu es triste?

- Oui. J'ai le cœur tendre et aimant grâce à tout ça. Un beau sentiment est toujours un peu triste, comme la lumière d'un tableau doit être auréolée d'ombre pour ressortir. Je suis triste, mais je n'ai pas été désespéré, si tu fais la différence. J'aurais été désespéré si l'amour avait donné un sens à

notre vie. Mais comme toi, nous avons su dénier ce pouvoir même à l'amour. Dire "j'ai aimé" ou "j'aime", c'est la même chose. L'amour n'existe qu'au présent. Toi et moi sommes les mêmes, les mêmes! À cela près, bien sûr, que ce que tu vis avec différentes femmes, nous le vivions à deux, réinventant chaque jour notre histoire, ne prenant rien pour garanti, pas même notre amour réciproque, le rebâtissant sans cesse, le renouvelant chaque heure du jour. En vingt-et-un ans, nous n'avons jamais fait l'amour que pour la première fois.

- Oh, que ton histoire est belle, grand-père! Merci.

- Ne m'appelle pas grand-père: ne vois-tu pas que par-delà nos âges, nous sommes les mêmes? Nous avons bien plus en commun qu'avec la majorité de nos contemporains respectifs. D'ailleurs, ta fidélité à refuser les justifications et les majuscules, à ton âge ça vieillit. Et mon entêtement à vivre sans Destin et sans idoles, à ne pas accepter de m'endormir en ressassant mes souvenirs, à mon âge ça rajeunit. Nous sommes hors du temps, coincés dans le présent que nous avons choisi. Un présent magnifique, rude, intense, suprême: c'est ce qui fait que la vie en vaut la peine.

- Je te souhaite encore de belles histoires, mon... frère.

- Que la route soit douce à tes pas, co-ennemi des majuscules.

L'enfant dit au vieil homme:

-Papypo, des Intis! Des nouveaux Intis qui arrivent, dans leur drôle de machine! Dis, tu les vois, Papypo? Tu les vois?

-Ouais.

-Eh, on va les voir de près, dis? Ils sont tout pâles, sauf une femme qui est jaune. Elle ne se cache pas le visage. Ils sont rigolos. Viens, Papypo. Viens! Ils ont sûrement des cadeaux. On va pouvoir faire la fête. Regarde comme ils ont de drôles d'habits: on dirait qu'ils ont les fièvres tellement ils sont gonflés et colorés, comme des coqs de combat bien gras. Viens, on va écouter leur langue qu'on parle du bout des lèvres, viens Papypo.

-À quoi bon? Ce sont tous les mêmes. Reste plutôt m'aider à rentrer le bois, tu veux? Mon cousin a pu nous en monter un âne ce matin.

~...

-Allez, Gamin, viens donc!

-Tu n'aimes pas beaucoup les Intis, hein Papypo? Moi j'aimerais bien être un Inti. Voir d'autres vallées. Courir le monde. M'habiller comme une bulle de savon pour la lessive. Pourquoi tu ne les aimes pas?

-Mais si, je les aime! Si, bien sûr... Ils soignent nos femmes et nos fièvres, ils nous apportent les denrées de la Grande Ville, et puis, sans eux...

Un blanc.

-Quoi, "sans eux"?

-Rien. Viens. Le soleil ne va pas tarder à passer derrière la Mère du Dragon. Viens, gamin de mon cœur. Viens...

-Attends, Papy. Reste un peu avec moi. Ce n'est pas encore l'hiver, il ne fait pas si froid que ça. Alors raconte-moi: tu te souviens de Mamomi, dis, tu sais, depuis qu'elle est morte, je repense souvent à ce qu'elle m'a dit avant, tu te rappelles? Elle disait qu'un jour tu aurais des choses à me dire: tu ne veux pas me les dire ce soir, dis? Allez, Papy, dis-moi ce que Mamomi voulait que tu me dises, dis "oui", dis!

Silence. Beaucoup de silence.

-Elle me manque, notre Mamomi.

-À moi aussi Papy. Mais je t'ai, toi, et tu es le plus formidable des grands-pères du monde. Quand je suis avec toi, elle me manque un peu moins. C'est comme si elle vivait derrière tes yeux.

-"Grand-père", parlons-en, tiens! Mais non, tu es trop jeune encore.

-Tu sais, Papy, on grandit vite quand on perd sa grand-mère.

-Tu as raison. Si elle l'avait pu, elle te l'aurait raconté elle-même, ce que nous avons à te dire. Elle avait la langue plus leste que la mienne, Mamomi. Tu sais que les mots me sortent mal, gamin.

-Et tu sais que c'est comme ça que je t'aime, Papy de mon cœur! C'est parce qu'ils n'ont pas pu sauver Mamomi, que tu ne les aimes pas, les Intis?

-Mais si, je les aime! Ce n'est pas ça du tout. Enfin non... Je veux dire. Je ne peux pas ne pas les aimer, puisque tu es des leurs. Voilà, c'est dit. Tu sais bien que personne ne connaît tes parents: Mamomi et moi ne sommes donc pas tes grands-parents. Nous t'avons adopté. C'est une troupe d'Inti qui t'avait laissé là. Pas de ces Intis qui nous soignent quelques temps et s'en retournent, non, des mar-

chands, ceux qui mènent de longues caravanes de chameaux par le col du Long Serpent, là, tu vois, juste ce que le soleil éclaire encore. Tu reconnais la Veuve-Tigre, et la Dent du Moine, eh bien leur caravane est partie par là, en te laissant derrière. Voilà. Tu sais tout.

-Tu pleures Papyo? Tu croyais que je ne m'en doutais pas? Tu crois que je t'aimerais moins parce que tu n'es pas le père de mon père? Mais c'est toi qui m'as appris à faire un cerf-volant! C'est toi qui m'as appris à être un homme, soir après soir. C'est ton bois que je coupe, le matin, pour que tu nous fasses à manger, maintenant que Mamomi est partie. Tu croyais que Mamomi me manquerait moins parce que tu m'aurais dit qu'elle n'est pas ma grand-mère? Mais ma famille, c'est vous! C'est toi, Papyo. D'où je viens, ça ne compte pas, c'est ce que je suis devenu qui importe. C'est vous, mes parents. C'est toi, mon Papyo à moi. Alors parle-moi des Intis, et explique-moi enfin pourquoi tu ne les aimes pas! C'est parce que je suis des leurs? Tu avais peur que je les suive?

-Non. Non, bien sûr. C'est plus compliqué que ça. Tu vois, il y a plusieurs sortes d'Intis. Il y a ceux qui parlent étrangement et qui viennent nous soigner. Quand ils peuvent. Et puis, il y a les marchands, comme tes parents, qui passent par le long chemin du Trou du Serpent. Et puis, il y a les baladins qu'on voit parfois, et les soldats, les armées, les pillards, les prêtres de toutes les religions, sans parler de ces fous en couleurs criardes qui viennent avec toutes leurs griffes de métal grimper sur nos montagnes. Tu vois, il y en a plein de sortes, ils parlent même des langues différentes! Mais la plupart d'entre nous ne s'en rend pas compte. Arrête-moi, je me perds. Je tourne autour de ta question sans y répondre, gamin chéri. Pourquoi je ne les aime pas tellement? Eh bien tu vois, certains nous apportent un bien certain, comme les marchands et les docteurs, mais en règle générale les Intis sont par définition des parasites. Comme ils se déplacent, c'est à nous de les nourrir. C'est nous, les Sédentaires, qui nourrissons l'humanité. Nous sommes la rivière, eux ne sont que les vagues.

-Tu les méprises un peu, n'est-ce pas?

-Oui. Oui, c'est ça, exactement. Ils ont beau jeu, les Intis, à parcourir le monde et répandre leur savoir, à se croire supérieurs, mais en fait, en fait si nous n'étions pas là à user nos reins et casser



nos dos pour que la Terre nourrisse l'humanité, ils n'iraient pas bien loin avec leur habits-bulles et leur prétention. Je n'ai rien contre les saltimbanques, mais je ne supporte pas leur morgue, leur tendance à nous considérer comme des "pauvres gens" alors que c'est nous qui leur donnons le pain dont ils ont besoin pour vivre. Ils nous regardent avec une condescendance qui me fout en rogne, ces prétentieux qui n'ont jamais regardé pousser un germe, et qui retiennent de la pluie qui vient leur chapeau mouillé plutôt que le grain pour l'hiver. Ils croient tout savoir du monde alors qu'ils ne connaissent que leurs fantasmes et leurs théories. Il nous en vient parfois de la Grande Ville qui prétendent nous apprendre à cultiver, à nous, eux qui ne savent même pas distinguer une houe d'une binette! Non, non, bien sûr, je n'ai aucun respect pour eux, pas plus qu'eux n'ont de considération pour notre savoir, notre lente et longue connivence avec la terre qui nous nourrit tous, avec nos traditions ancestrales qu'ils balaient d'un mot dédaigneux: "superstition!" C'est trop facile, c'est trop facile de s'affiner la moustache quand on vit du travail des autres, c'est trop facile de faire et défaire les modes quand on ne sait ni coudre ni tisser soi-même, c'est trop facile de vouloir changer le monde avec des solutions toutes prêtes alors qu'on n'est pas capable de jauger sa dépendance. Je m'énerve. Et puis, ce n'est pas ça que je voulais dire. Non, en fait, les Intis ne me révoltent pas tant qu'ils me font pitié. Oui, pitié. Ce sont des déracinés. Ils n'ont pas de terre, pas d'origine, pas de passé. Ils ne s'inscrivent pas dans le temps, et par conséquent ils ne connaissent pas l'espace. Tu comprends ça, gamin: pas d'espace, pas de temps; pas de temps, pas d'espace. Ils se déplacent, mais l'espace n'a pas de sens pour eux: ils ne connaissent même pas les noms des cols qu'ils franchissent si péniblement. Ils ne savent même pas qui les y a précédés. Ils voient les choses, les roches rouges ou grises, la neige fraîche ou dure, mais ils restent à la surface de tout, ils n'en connaissent pas le sens. Ils ignorent que tel arbre marque telle tombe, et que tel autre a survécu à tel hiver particulièrement rude. Ils vivent dans un monde absurde, sinistre, où les choses ne sont que ce qu'elles paraissent, où il manque toute la dimension du sens, de la mémoire, du temps. Ils sont comme d'éternels enfants qui découvrent le monde par leurs impressions

sans jamais s'y enraciner, sans jamais le comprendre, le prendre pour eux, le vivre. Oui, je l'affirme: les Intis ne vivent pas!

-C'est comme l'histoire des deux faines?

-C'est comme l'histoire des deux faines. Le jour où elles sont tombées du hêtre leur père, l'une a voulu découvrir le monde, vivre comme elle disait, voir, voir, voir. Mais ce n'est pas la vue qui permet de comprendre. Voir, ce n'est pas vivre, au contraire. Et à la fin, elle a été mangée par une marmotte. L'autre, par contre, s'est enterrée, et s'est mise à pousser. Elle est devenue à son tour un grand hêtre, qui abritait les marmottes. Elle n'avait pas vu le monde, mais elle l'avait vécu, là où elle était tombée, et elle y portait sa contribution. Tu comprends, maintenant, n'est-ce pas gamin? Ce n'est pas que je n'aime pas les Intis, ce n'est même pas que je les méprise, mais ils me font un peu pitié. Ils sont tellement légers, tellement évanescents, ils existent si peu. Comme leur accoutrement le laisse dire, ce sont des bulles de savon, emportées au gré du vent, fière d'avoir échappé au baquet où l'on travaille à rendre le linge propre. Ils n'ont pas de rôle. Ils ne font pas partie de la vie.

-Mais c'est joli, une bulle de savon!

-Hein? Oui, c'est vrai, c'est beau. C'est important, la beauté. Peut-être que les Intis ont leur rôle, après tout. Ils seraient comme les couleurs à la surface d'une montagne. Nous, nous en sommes la structure, la masse. Ce à quoi un grimpeur se confronte, ce que les bœufs labourent, c'est nous - mais ce que le peintre dessine, ce que nos yeux regardaient il y a peu encore, avant qu'il fasse nuit déjà, c'est plutôt la surface, la couleur qui change avec la lumière. Il y a la forme, bien sûr, la silhouette: ça, c'est encore nous. Mais le rose du couchant, c'est eux, les Intis. Peut-être qu'ils ont leur rôle, après tout. Peut-être...

-Tu sais, Papyppo, je suis bien, ici. C'est chez moi. Je n'ai pas envie de partir, même si je les aime bien, moi, les Intis. Tu me manquerais trop! Et puis, tu as besoin de moi.